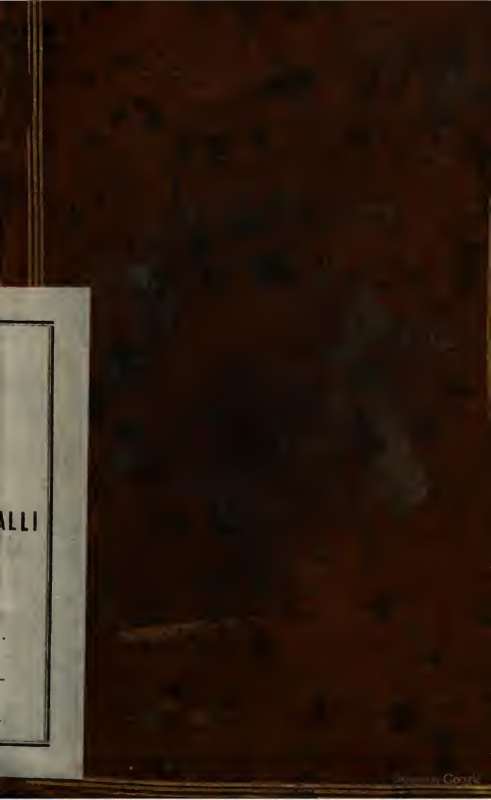
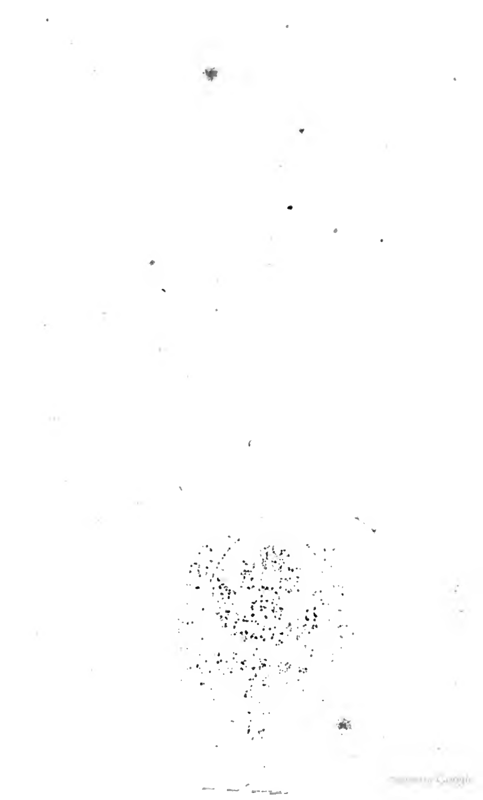

ALLI


Perrin





PETITE

BIBLIOTHEQUE

DES

THÉATRES.



A V I S.

C'est actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES,

Tome treizieme.

MITHRIDATE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.





A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE.

IL n'y a gueres de nom plus connu que celui de Mithridate. Sa vie et sa mort font une partie considérable de l'Histoire Romaine ; et, sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands Capitaines de la République : c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes Auteurs ; car, excepté quelques événemens que j'ai un peu rapprochés par le droit que donne la Poésie, tout le monde reconnoîtra aisément que j'ai suivi l'Histoire avec beaucoup de fidelité. En effet, il n'y a gueres d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma Tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs et les sentimens de ce Prince ; je veux dire, sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissi-

mulation, et enfin cette jalousie qui lui étoit si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses. La seule chose qui pourroit n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scenes qui ont le plus réussi dans ma Tragédie, je crois que le plaisir du Lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les Historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque et Dion Cassius nomment les pays par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail ; et après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espéroit trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée, et que les soldats effrayés de l'entreprise de son pere, la regarderent comme le désespoir d'un Prince qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat.

Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma Tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connoître à Mithridate les secrets

sentimens de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le Théatre qui ne soit très-nécessaire ; et les plus belles scenes sont en danger d'ennuyer du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent, au lieu de la conduire vers sa fin.

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate : « Cet homme étoit véri-
» tablement né pour entreprendre de grandes
» choses. Comme il avoit souvent éprouvé la
» bonne et la mauvaise fortune, il ne croyoit
» rien au-dessus de ses espérances et de son au-
» dace, et mesuroit ses desseins bien plus à la
» grandeur de son courage, qu'au mauvais état
» de ses affaires, bien résolu, si son entreprise
» ne réussisoit point, de faire une fin digne
» d'un grand Roi, et de s'ensevelir lui-même
» sous les ruines de son Empire, plutôt que de
» vivre dans l'obscurité et dans la bassesse. »

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir

pris plaisir à décrire le malheur et les sentimens de cette Princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime ; et c'est, en partie, sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractere que je puis dire qui n'a point déplu. Le Lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles, telles qu'Amyot les a traduites ; car elles ont une grace dans le vieux style de ce Traducteur que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne.

« Cette-cy estoit fort renommée entre les
» Grecs, pour ce que quelques sollicitations
» que luy sceust faire le Roy, en estant amoureux,
» jamais ne voulust entendre à toutes ses pour-
» suites, jusqu'à ce qu'il y eust accord de ma-
» riage passé entre eux, et qu'il luy eust envoyé
» le diadesme, ou bandeau royal, et appellé
» Royne. La pauvre Dame depuis que ce Roy
» l'eust espousée avoit vescu en grande desplai-
» sance, ne faisant continuellement autre chose
» que de plorer la malheureuse beauté de son
» corps, laquelle, au lieu d'un mary, luy avoit
» donné un maistre, et au lieu de compaignie
» conjugale, et que doibt avoir une Dame d'hon-

» neur, luy avoit baillé une garde et garnison
» d'hommes barbares, qui la tenoient comme pri-
» sonniere, loin du doulx pays de la Grece, en
» lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre
» de biens, et, au contraire, avoit réellement
» perdu les véritables, dont elle jouissoit aux
» pays de sa naissance; et quand l'eunuque fust
» arrivé devers elle, et luy eust faict commande-
» ment, de par le Roy, qu'elle eust à mourir,
» adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son
» bandeau royal, et, se le nouant à l'entour
» du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fust
» pas assez fort, et se rompit incontinent; et
» lors elle se prit à dire : *O maudit et malheureux*
» *tissu ! ne me serviras-tu point, au moins, à ce*
» *triste service ?* En disant ces paroles, elle le
» jetta contre terre, crachant dessus, et tendit
» la gorge à l'eunuque. »

Xipharès étoit fils de Mithridate, et d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une Place de grande importance, où étoient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes graces de Pompée. Il y a des Historiens qui pré-

tendent que Mithridate fit mourir ce jeune Prince, pour se venger de la perfidie de sa mere.

Je ne dis rien de Pharnace ; car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes, et qui força ce Prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis ? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules-César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

NOTE

DES RÉDACTEURS.

NOUS renvoyons à la Préface de cette Tragédie pour la connoissance du sujet qui en fait le fonds, et qui, d'ailleurs, est assez généralement connu de tout le monde.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR MITHRIDATE.

« Cette Piece est une de celles que le Public revoit le plus souvent, parcequ'excitant toujours la crainte et la pitié, elle est encore soutenue par la beauté des caracteres, dit Louis Racine, dans ses *Remarques sur les Tragédies de son pere....* Cette Tragédie conserve la vérité de l'Histoire, dans les principaux événemens; mais il a fallu nécessairement pour pouvoir rassembler tant de beautés, changer l'ordre de quelques faits, peu importans, et en inventer quelques-uns. C'est le droit de la Poésie; et si elle n'en faisoit usage nous serions privés de ses plus beaux tableaux.... »

« M. de Voltaire, dans la Préface de sa Tragédie d'*Hérode et Mariamne*, a comparé l'intrigue de *Mithridate* à celle de l'*Avare*, de Moliere, non dans le dessein de la rabaisser, mais em-

porté par une réflexion, à laquelle j'opposerai la mienne, continue Louis Racine. »

« *Les Pieces Tragiques*, dit M. de Voltaire *sont fondées ou sur les intérêts de toute une nation ou sur les intérêts particuliers de quelques Princes. Dans ces dernieres, tout l'intérêt est renfermé dans la famille du Héros de la Piece. Tout roule sur des passions que des bourgeois ressentent comme les Princes, et l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la Tragédie qu'à la Comédie. Otez les noms, Mithridate n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille. Ses deux fils en sont amoureux aussi. L'intrigue de* L'Avare *est précisément la même. Harpagon et le Roi de Pont sont deux vieillards amoureux. L'un et l'autre ont leur fils pour rival. Moliere a joué l'amour ridicule d'un vieil avare. Racine a représenté les foiblesses d'un grand Roi, et les a rendus respectables....* »

« La Tragédie ne rend pas respectable ce qui ne l'est pas, répond Louis Racine; et les foiblesses des Princes, qui sont souvent pareilles à celles des bourgeois, ne deviennent jamais respectables; mais elles ont de si grandes suites

qu'elles intéressent toujours la nation qui dépend d'eux ; ce qui fait qu'aucune Tragédie n'est uniquement fondée sur les intérêts particuliers de quelques Princes. Ainsi l'on ne peut comparer l'intrigue d'une Tragédie à celle d'une Comédie, quoique l'une et l'autre soit fondée sur une même passion. L'amour de Néron pour Junie l'engageant à empoisonner Britannicus, a des suites terribles pour l'Empire Romain. L'action de la Tragédie de *Bajazet* est une intrigue amoureuse, qui se passe, en secret, dans le Sérail ; mais de cette intrigue amoureuse dépend le destin de l'Empire Ottoman. Les foiblesses de Mithridate mécontentent un fils qui fait révolter une partie de l'armée, ce qui cause la mort à Mithridate ; et que de suites aura cette mort dans son Royaume ! La Tragédie représente donc les foiblesses des Princes, non comme plus nobles que celles des particuliers ; mais comme ayant des suites bien plus importantes : ce qui fait qu'elle attire une attention bien plus sérieuse. Le nom seul des personnages suffit pour attirer cette attention ; et Mithridate, malgré ses foiblesses et ses vices,

vices, jette dans cette Tragédie un air de grandeur qui n'y seroit plus si la même action se passoit entre d'autres Princes.... »

« Le Poëte présente dans cette Piece le portrait d'une femme, dans l'état le plus malheureux, toujours si estimable qu'il est bien à craindre que les charmes de Monime ne fassent oublier aux Spectateurs la morale de la Piece. Je n'hésite pas, non plus, à la mettre au nombre des plus dangereuses; mais je suis bien éloigné de souscrire au jugement de Riccoboni, quand il dit (dans sa *Réforme du Théatre*) qu'*elle donne de mortelles atteintes aux bonnes mœurs et à la bienséance, et qu'il n'y a que la corruption du siecle qui ait pu faire tolérer sur la scene un pareil amour; deux freres amoureux de la fiancée de leur pere.* Quel crime ont-ils commis? Ils ont parlé d'amour à une personne que leur pere devoit épouser, quand ils ont cru leur pere mort. Pharnace n'en a plus parlé depuis l'arrivée de Mithridate; Monime n'en a parlé à Xipharès que pour lui jurer un silence éternel; Xipharès l'a pressée lui-même d'épouser son pere, et, pour être éloigné d'elle, il a demandé la grace d'être envoyé à Rome. Sont-

ce-là des choses qui soient contraires aux bonnes mœurs, et qui ne puissent être tolérées que dans un siecle corrompu ? Cette Tragédie n'offre aucun exemple criminel, et Monime seroit bien moins dangereuse si elle étoit moins vertueuse... »

« Nous avons dans nos Tragédies quelques morceaux qu'une admiration générale a rendus fameux, comme la scene de Cornélie tenant l'urne de Pompée, l'avant-derniere scene de *Rodogune* et la derniere de *Mithridate*.... Quoique dans celle-ci la catastrophe soit double, et du nombre de celles qu'Aristote approuve le moins, funeste aux coupables et favorable aux innocens, jamais Tragédie ne peut mieux finir, parce que le personnage de Mithridate mourant excite la terreur, l'admiration et la pitié. La vue de ce grand homme apporté par ses soldats remplit de terreur, parce que les imprudences dont sa jalousie a été la cause ont causé son malheur en causant la révolte de ses soldats. Elle remplit d'admiration, parce qu'il vient de donner dans ce dernier combat de grandes preuves de valeur, et que c'est par grandeur d'ame qu'il s'est plongé sur son épée, ne voulant pas tomber vivant entre les

mains des Romains.... Le Spectateur le plaint.... Il oublie, quand il le voit mourant, qu'il a été violent, perfide et barbare ; qu'il a fait égorger cent mille Romains ; qu'il a fait mourir fils, femmes et sœurs ; que dans cette Piece il a voulu faire périr son fils le plus cher ; qu'il a envoyé du poison à cette Monime, qu'il ne donne à ce fils qu'en mourant. On peut bien nommer scélérat un homme qui a tant de vices.... Mais les vices de Mithridate étant comme anoblis par les passions qui les causent, l'ambition et la vengeance, nous l'appelons un Héros. Il est cruel, et toujours prêt à empoisonner ; mais il est également prêt à s'empoisonner lui-même ; et quand les poisons ne le servent pas il a recours à son épée. Nous trouvons quelque chose de grand dans cette mort dont le désespoir est la seule cause. Les vices de son cœur joints à la fermeté de son ame, et à cette haine implacable pour Rome, en font un grand personnage tragique..... »

« Les quatre principaux personnages de cette Tragédie paroissent sur le Théatre de Londres dans une Piece dont l'action est très-différente,

Pharnace y est pareillement irrité contre son pere qui doit épouser Monime ; mais, lorsqu'il va au Temple pour l'épouser, un prodige, arrivé par la fourberie des Prêtres, que Pharnace a gagnés, est cause que Mithridate, persuadé que le Ciel n'approuve point ce mariage, abandonne cette Monime, et devient, tout-à-coup, amoureux d'une Sémandre, maîtresse de Xipharès. Ne la pouvant point engager à le préférer à son fils, il emploie la violence contre elle. Cette Sémandre est tuée par Xipharès, qui se méprend, et, de désespoir, se tue lui-même. Monime, abandonnée de Mithridate, se retire dans le camp de Pompée, et Mithridate, trahi par Pharnace, vient mourir sur le Théatre, après avoir ordonné le supplice de Pharnace. Dans cette Piece si bizarre, et qui cependant est mise au nombre des bonnes Pieces Angloises, on entend chanter une chanson assez longue. C'est un domestique de Xipharès qui chante pour endormir son maître et lui faire goûter un moment de repos. Je n'ai trouvé dans cette Piece aucun vers du Poëte François qui soit traduit, ajoute Racine le fils. La maîtresse de Xipharès ne dit point dans sa colere à Mithridate :

« . . . .

» Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi
» Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage.... »

(scene quatrieme du quatrieme acte de *Mithridate* de Racine.)

Elle emploie ces expressions : *Plutôt que de me donner à un autre qu'à mon cher Xipharès*, *on me verra chercher un dragon dans sa tanniere*, *embrasser un aspic et me rouler avec les basilics*. C'est-là ce que les Poëtes Anglois qui empruntent des idées à nos Poëtes, appelent *refondre notre monnoie*, *et y ajouter de la matiere*, *pour qu'elle puisse avoir cours en Angleterre*. »

Racine a supprimé après les premieres représentations de cette Tragédie ces huit vers presqu'à la fin de la derniere scene, dans lesquels Mithridate mourant désignoit à Xipharès le lieu où il devoit aller pour combattre avec succès les Romains.

« Le Parthe, qu'ils gardoient pour triomphe dernier,
» Seul encor sous le joug refuse de plier.
» Allez le joindre. Allez chez ce peuple indomptable
» Porter de mon débris le reste redoutable.
» J'espere, et je m'en forme un présage certain,

dans le même rôle, en 1752. Ayant éprouvé quelque disgrace du Public, pendant le cours de la Piece, dès qu'elle fut finie, il s'avança pour le haranguer; mais un plaisant du Parterre, sans lui donner le tems de parler, lui adressa ces deux premiers vers du rôle, qui ouvrent la seconde scene du second acte.

« *Prince*, quelques raisons que vous puissiez nous dire,
» Votre devoir ici n'a point dû vous conduire. »

Ibidem.

La Calprénede avoit fait une Tragédie intitulée *La Mort de Mithridate*, qui fut représentée, avec assez de succès, en 1635, et imprimée, à Paris, chez Antoine de Sommaville, en 1637, avec un Avis au Lecteur et une Épître dédicatoire adressée à la Reine, qui avoit paru satisfaite de la représentation de cette Tragédie.

La Calprénede avoit traité ce sujet un peu différemment que Racine; et, entre un très-grand nombre de gasconnades que contiennent son Épître dédicatoire et son Avis au Lecteur, il dit, dans ce dernier: «.... Quelqu'un s'étonnera, peut-être, que j'aie changé et ajouté qnelque chose à l'Histoire; mais je le prierai de croire

que je l'ai lue, et que je n'ai pas entrepris de décrire la mort de Mithridate sur ce que j'ai ouï-dire de lui à ceux qui vendent son baume sur le Pont-Neuf.... A sa mort il n'est point fait mention d'Hypsicratée ; mais il y a beaucoup d'apparence que celle qui ne l'abandonna jamais dans les combats, et de qui la fidélité a acquis une si grande réputation, ne l'abandonna point aux derniers momens de sa vie.... J'ai donné une femme à Pharnace, plus généreuse qu'il n'étoit lâche. Mais, outre qu'il est certain qu'il a été marié, cet incident est assez bien pour mériter qu'on lui pardonne ; et je ne mentirai point quand je dirai que les actions de cette femme ont donné à ma Tragédie une grande partie du peu de réputation qu'elle a.... Bien que l'Histoire ne nomme point le lieu de la mort de Mithridate, je fais ma scene à Sinope, comme une des meilleures villes de ses Royaumes.... &c. »

Les freres Parfaict remarquent dans leur *Histoire du Théatre François*, « que, quoique La Calprénede en dise, l'unité de lieu n'est gueres exactement observée dans sa Tragédie. Tantôt la scene se passe hors des murs de Sinope, et tantôt

dans le Palais de Mithridate. Pour éviter la confusion, on a eu soin de mettre dans l'imprimé : *Ici on tire la tapisserie, et Mithridate paroît avec Hypsicratée et ses deux filles*, &c. Cette tapisserie servoit à marquer le changement de lieu, comme le fait aujourd'hui la ferme de nos Théatres. Au reste, *La Mort de Mithridate* n'est pas sans mérite. Cette Piece et *Le Comte d'Essex* sont ce que La Calprénede a donné de plus passable au Théatre. Il a raison de parler avec avantage du personnage épisodique de la femme de Pharnace. Cette Princesse demeure constamment attachée aux intérêts de Mithridate, et elle le force même à lui donner du poison, lorsque les Romains, à la tête desquels est Pharnace, se rendent maîtres de Sinope. »

Voici un échantillon de la versification de cette Tragédie, et de la maniere dont La Calprénede peint Mithridate, cédant aux sollicitations de son épouse et de ses filles, dans une entrevue qu'il a avec Pharnace, et où il l'engage à renoncer à l'alliance des Romains. Pharnace lui répond :

« Je ne suis plus à moi ; je dépens des Romains.
» Leur pouvoir me retient et m'attache les mains....

» Non, la force du sang n'est pas encore éteinte :
» En péchant contre vous, je péche par contrainte.
» Je vous aime; mais j'ai de l'amitié pour moi,
» Et ne veux point périr en violant ma foi.
» Ma résolution sera toujours entiere.
» Ce que je puis pour vous c'est d'user de priere.

MITHRIDATE.

» Non, tigre! non, cruel! je n'en espere rien;
» Et si je t'ai prié ce n'est pas pour mon bien.
» Cette soumission fait honte à ma mémoire...
» J'ai prié pour tes sœurs : voilà toute ta gloire.
» C'est un dernier effort qu'elles ont obtenu,
» Et ton pere pour soi se seroit retenu.
» Après avoir produit un monstre épouvantable
» La lumiere du jour lui seroit effroyable!
» C'est le seul déshonneur dont ses jours sont tachés.
» Tes crimes seulement lui seront reprochés.
» J'ai vécu glorieux; je mourrai dans ma gloire,
» Et tu n'obtiendras pas une entiere victoire.
» Ne m'ayant pas privé du secours de ma main,
» Tu ne me verras pas au triomphe Romain!...
» Mais, puisque de mes jours la course se termine,
» J'appelerai, mourant, la vengeance divine.
» J'invoquerai les Dieux, en ma juste douleur,
» Qui t'envelopperont dans mon dernier malheur.
» Ils combleront d'horreur ta vie abominable :
» Ils te rendront aux tiens, à toi-même exécrable!
» Tu ne verras par-tout que des sujets d'effroi;
» Tu te voudras cacher et du Ciel et de moi,

» De qui l'ombre, à tes pas d'une suite éternelle,
» Affligera par-tout ton ame criminelle!
» Au lieu de ce repos que tu t'étois promis,
» Tu seras le plus grand de tous tes ennemis!...
» Écoute, cependant, un esprit prophétique:
» Tu seras ruiné par cette République;
» Et ces mêmes Romains, à qui tu fais la cour,
» Te mettront à néant, par la guerre d'un jour.
» Un plus puissant guerrier que Luculle et Pompée
» Te vaincra, sans effort, presque d'un coup d'épée;
» Et, prenant l'intérêt et de Rome et de moi,
» Sa main me vengera de Pompée et de toi.., &c. »

MITHRIDATE,

TRAGÉDIE

DE RACINE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1673.

PERSONNAGES.

MITHRIDATE, Roi de Pont, et de quantité d'autres Royaumes.

MONIME, accordée avec Mithridate, et déja déclarée Reine.

PHARNACE, } fils de Mithridate, mais de différentes meres.
XIPHARÈS, }

ARBATE, Confident de Mithridate, et Gouverneur de la Place de Nymphée.

PHŒDIME, Confidente de Monime.

ARCAS, Domestique de Mithridate.

GARDES.

La Scene est à Nymphée, Port de mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Taurique Chersonnese.

MITHRIDATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

On nous faisoit, Arbate, un fidele rapport;
Rome, en effet, triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon pere,
Et trompé, dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé,
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé;
Et j'ai su qu'un Soldat, dans les mains de Pompée,
Avec son diadême a remis son épée.
Ainsi, ce Roi, qui seul a, durant quarante ans,
Lassé tout ce que Rome eut de Chefs importans,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur ? Quoi ! l'ardeur de régner en sa place,
Rend déja Xipharès ennemi de Pharnace?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux Empire acheter le débris.
Je sais en lui des ans respecter l'avantage,
Et content des États marqués pour mon partage,
Je verrai, sans regret, tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains ?... le fils de Mithridate,
Seigneur, est-il bien vrai ?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès long-tems, tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur ;
Et moi, plus que jamais à mon pere fidele,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant, et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime ?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime,
Qui du Roi notre pere attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux....

ARBATE, *l'interrompant.*

Hé bien, Seigneur ?

XIPHARÈS.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frere.
Tu ne t'attendois pas, sans doute, à ce discours;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est long-tems accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis!
Mais, en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est gueres le tems d'occuper ma mémoire
A rappeller le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la Reine le premier;
Que mon pere ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit; mais, au-lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen et des vœux dignes d'être écoutés;
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu,
Et que, lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toujours plein de son amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter son diadême.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncerent du Roi l'amour et les desseins;
Quand je sus qu'à son lit Monime réservée
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée.
Hélas! ce fut encor dans ce tems odieux,
Qu'aux offres des Romains ma mere ouvrit les yeux.
Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée,

Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon pere, et rendit aux Romains
La place et les trésors confiés en ses mains.
Que devins-je au récit du crime de ma mere!
Je ne regardai plus mon rival dans mon pere.
J'oubliai mon amour par le sien traversé;
Je n'eus devant les yeux que mon pere offensé.
J'attaquai les Romains; et ma mere éperdue
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer,
Et chercher, en mourant, à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce tems, fut libre, et l'est encore;
Et des rives du Pont aux rives du Bosphore
Tout reconnut mon pere, et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,
Moi-même, à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas....
Au milieu de mes pleurs, je ne le cele pas,
Monime, qu'en tes mains mon pere avoit laissée,
Avec tous ses attraits, revint en ma pensée.
Que dis-je? en ce malheur je tremblai pour ses jours;
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.
Je volai vers Nymphée; et mes tristes regards
Rencontrerent Pharnace au pied de ses remparts.
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,

Ne dissimula point ses vœux présomptueux.
De mon pere à la Reine il conta la disgrace,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter;
Mais enfin à mon tour, je prétends éclater.
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un pere à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire;
Ou bien, quelque malheur qu'il en puisse avenir,
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre;
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'Esclave des Romains, ou le fils de ton Roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée et me parler en maître;
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien.
Le Pont est son partage, et Colchos est le mien;
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses Princes
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs Provinces.

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix est déja fait, je ferai mon devoir.
Avec le même zele, avec la même audace
Que je servois le pere et gardois cette place,
Et contre votre frere et même contre vous,
Après la mort du Roi je vous sers contre tous.

Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée
De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée ?
Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
Eût souillé ce rempart contre lui défendu ?
Assurez-vous du cœur et du choix de la Reine.
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême?...
Mais on vient. Cours, ami.... C'est la Reine elle-même.
(*Arbate sort.*)

SCENE II.

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous; car, enfin, aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui ?
Sans parens, sans amis, désolée et craintive,
Reine, long-tems de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime.
J'espere, toutefois, qu'un cœur si magnanime
Ne sacrifira point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.

Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace.
C'est lui, Seigneur, c'est lui. dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à son sort,
Par un hymen, pour moi, plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née!
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine je suis libre et goûte quelque paix
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais!
Peut-être, je devrois, plus humble en ma misere,
Me souvenir du moins que je parle à son frere;
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice,
De l'hymen que je crains n'égala le supplice;
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
Au pied du même Autel où je suis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer.

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance.
Vous avez dans ces lieux une entiere puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs....
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs!

MONIME.

Eh! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,

Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous?

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes,
Attestez, s'il le faut, les Puissances célestes
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Pere, enfans animés à vous persécuter,
Mais, avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sauroient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi;
Et vous ne dépendrez ni de lui, ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez vous choisi votre retraite?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes États?
Me sera t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

XIPHARÈS.

Eh! quoi, belle Monime,
Si le tems peut donner quelque droit légitime,

Faut-il vous dire ici que, le premier de tous,
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissans, inconnus à mon pere,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mere?
Ah! si, par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre ame?
Tandis que, loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissois encore un malheureux amour,
Contente et résolue à l'hymen de mon pere,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guere!

MONIME.

Hélas!

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince.... n'abusez point de l'état où je suis.

XIPHARÈS.

En abuser! ô Ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre!
Que vous dirai-je, enfin? lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais!

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS.

Quoi! malgré mes sermens, vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté....
On vient, Madame, on vient.... Expliquez-vous, de grace!
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir!

XIPHARÈS.

Ah! Madame....

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frere.

SCENE III.

PHARNACE, MONIME, XIPHARÈS.

PHARNACE, *à Monime.*

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon pere?
Des témoins de sa mort viennent, à tous momens,
Condamner votre doute et vos retardemens.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un peuple obéissant vous attend à genoux,

Sous

Sous un Ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît dès long-tems pour sa Reine,
Vous en portez encor la marque souveraine;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'Empire de Pont.
Maître de cet État que mon pere me laisse,
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard,
Ainsi que notre hymen, presser notre départ.
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent;
Et du pied de l'Autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le tems presse, et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte et les déguisemens,
Vous découvrir ici mes secrets sentimens?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.
Éphese est mon pays; mais je suis descendue
D'ayeux, ou Rois, Seigneur, ou Héros qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des Rois.
Mithridate me vit. Éphese et l'Ionie
A son heureux Empire étoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.

(*Montrant son diadême.*)

Ce fut pour ma famille une suprême loi.
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le Roi, qui m'attendoit au sein de ses États,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas;
Et, tandis que la guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins. J'y suis encor.... Mais, cependant, Seigneur,
Mon pere paya cher ce dangereux honneur;
Et les Romains vainqueurs, pour premiere victime,
Prirent Philopœmen, le pere de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler;
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée.
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai pour me venger ni sceptre, ni soldats.
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foi que je dois à mon pere,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains,
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance?
Pourquoi tout ce discours et cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

MONIME.

Mais, vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que par-tout leur armée environne,

Si le traité secret qui vous lie aux Romains,
Ne vous en assuroit l'Empire et les chemins?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisemens,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentimens;
Mais enfin je commence, après tant de traverses,
Madame, à rassembler vos excuses diverses.
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un pere ici vous fait parler.

XIPHARÈS.

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la Reine,
La réponse, Seigneur, doit-elle être incertaine;
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il, pour éclater, balancer un moment?
Quoi! nous aurons d'un pere entendu la disgrace,
Et, lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli?
Il est mort: savons-nous s'il est enséveli?
Qui sait si, dans le tems que votre ame empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce Roi que l'Orient, tour plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses Rois,
Dans ses propres États privé de sépulture,
Ou couché, sans honneur, dans une foule obscure,
N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,
Et deux indignes fils qui n'osent le venger?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore!
Si, dans tout l'univers, quelque Roi libre encore,

Parthe, Scythe, ou Sarmate, aime sa liberté,
Voilà nos alliés : marchons de ce côté.
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos États
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

PHARNACE, *à Monime.*

Il sait vos sentimens. Me trompois-je, Madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre ame,
Ce pere, ces Romains que vous me reprochez!

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentimens cachés;
Mais je m'y soumettois sans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien; et moi, je fais ce que je doi.
Votre exemple n'est pas une regle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois, en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici, vous y pourriez rencontrer votre perte....

SCENE IV.

PHŒDIME, MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHŒDIME, *à Pharnace et à Xipharès.*

PRINCES, toute la mer est de vaisseaux couverte;
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate, lui-même, arrive dans le port.

MONIME, *à part.*

Mithridate!

XIPHARÈS, *à part.*

Mon pere!

PHARNACE, *à part.*

Ah! que viens-je d'entendre?

PHŒDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre:
C'est lui-même; et déja, pressé de son devoir,
Arbate, loin du bord, l'est allé recevoir.

XIPHARÈS, *à Monime.*

Qu'avons-nous fait?

MONIME.

(*A part.*)

Adieu, Prince.... Quelle nouvelle!

(*Elle sort, avec Phœdime.*)

SCENE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE, *à part.*

Mithridate revient ! Ah ! fortune cruelle !
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard.
Les Romains, que j'attends, arriveront trop tard !
(*A Xipharès.*)
Comment faire ?... J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince ; mais ce discours demande un autre tems.
Nous avons aujourd'hui des soins plus importans.
Mithridate revient, peut-être, inexorable.
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connoissez.
Rarement l'amitié désarme sa colere.
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévere ;
Et nous l'avons vu même, à ses cruels soupçons,
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la Reine elle même ;
Je la plains, d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte.
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.

Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,
Et j'aurai des secours, que je n'explique pas.
M'en croirez-vous? courons assurer notre grace.
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette Place;
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je sais quel est mon crime, et je connois mon pere,
Et j'ai, par-dessus vous, le crime de ma mere;
Mais, quelque amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon pere paroît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc, au moins, fideles l'un à l'autre.
Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
Le Roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours.
Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.
Allons. Puisqu'il le faut, je marche sur vos pas;
Mais, en obéissant, ne nous trahissons pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Quoi ! vous êtes ici quand Mithridate arrive?
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive?
Que faites-vous, Madame; et quel ressouvenir
Tout-à-coup vous arrête, et vous fait revenir?
N'offenserez-vous point un Roi qui vous adore,
Qui, presque votre époux,....

MONIME, *l'interrompant.*

Il ne l'est pas encore,
Phœdime; et, jusques-là, je crois que mon devoir
Est de l'attendre ici, sans l'aller recevoir.

PHŒDIME.

Mais ce n'est point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand Roi promise par un pere,
Vous avez de ses feux un gage solemnel
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'Autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à sa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre.
Vois ce visage en pleurs; et, loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher !

PHŒDIME.

Que dites-vous? ô Dieux !

MONIME.

Ah ! retour qui me tue!
Malheureuse! comment paroîtrai-je à sa vue,
Son diadême au front; et, dans le fond du cœur?...
Phœdime, tu m'entends, et tu vois ma rougeur!

PHŒDIME.

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes
Qui vous ont dans la Grece arraché tant de larmes ?
Et toujours Xipharès revient vous traverser?

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser.
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire;
Et je ne savois pas que, pour moi plein de feux,
Xiparès des mortels fût le plus amoureux.

PHŒDIME.

Il vous aime, Madame ! et ce Héros aimable....

MONIME, *l'interrompant.*

Est aussi malheureux que je suis misérable.
Il m'adore, Phœdime; et les mêmes douleurs
Qui m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.

PHŒDIME.

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime?
Sait-il que vous l'aimez?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.
Les Dieux m'ont secourue, et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou, du moins, n'a parlé qu'à demi.
Hélas! si tu savois, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence;
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus!...
Phœdime, si je puis, je ne le verrai plus.
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu;
Mais, n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu.
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore
Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

On vient... Que faites-vous, Madame?

MONIME.

Je ne puis.
Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis.

(*Elle sort, avec Phœdime.*)

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE, *à Pharnace et à Xipharès.*

PRINCES, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
(*A Pharnace.*) (*A Xipharès.*)
Vous le Pont.... vous Colchos, confiés à vos soins.
Mais vous avez pour juge un pere qui voùs aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même.
Je vous crois innocens, puisque vous le voulez,
Et je rends grace au Ciel qui nous a rassemblés.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moi reposer un moment.

(*Pharnace et Xipharès sortent.*)

SCENE III.

MITHRIDATE, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate :
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenoit entre elle et lui l'univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés,
Les rangs, de toutes parts, mal pris et mal gardés,
Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes, contre nous, tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux;
Enfin, toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque tems inconnu, j'ai traversé le Phase;
Et, de là, pénétrant jusqu'aux pieds du Caucase,
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.

Toujours

Toujours du même amour tu me vois enflammé.
Ce cœur, nourri de sang et de guerre affamé,
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime,
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux,
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, Seigneur?

MITHRIDATE.

Ecoute. A travers ma colere
Je veux bien distinguer Xipharès de son frere.
Je sais que, de tout tems à mes ordres soumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée,
Justifier pour lui ma tendresse cachée
Je sais même, je sais avec quel désespoir,
A tout autre interêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mere infidelle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle;
Et je ne puis encor, ni n'oserois penser
Que ce fils si fidele ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre?
L'un et l'autre à la Reine ont-ils osé prétendre?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder?
Moi-même, de quel œil dois-je ici l'aborder?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidele.
Qu'est-ce qui s'est passé? qu'as-tu vu? que sais-tu?
Depuis quel tems, pourquoi, comment t'es-tu rendu?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette Place;
Et de votre trépas autorisant le bruit,
Dans ces murs aussi-tôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire;
Et je n'écoutois rien, si le Prince son frere,
Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût, en arrivant, confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin, que firent-ils?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine
Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine,
Et s'offrir d'assurer, par un hymen prochain,
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE, *à part.*

Traître! sans lui donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour auroit dûs à ma cendre....
(*A Arbate.*)
Et son frere?

ARBATE.

Son frere, au moins, jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour;
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence,
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisoit ici?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle; je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour, ce que j'ai pu comprendre,
Ce Prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette Province au rang de ses États;
Et, sans connoître ici de loix que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
Si le Ciel de mon sort me laisse disposer
Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême;
Je tremblois, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
Et pour moi, qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colere
Un rival dès long-tems soigneux de me déplaire,
Qui toujours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret;
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser, et n'ose me servir!...
L'aime-t-elle?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la Reine.

MITHRIDATE, *à part.*

Dieux! qui voyez ici mon amour et ma haine,

Epargnez mes malheurs, et daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher !...
(*A Arbate.*)
Arbate, c'est assez ; qu'on me laisse avec elle.
(*Arbate sort.*)

SCENE IV.

MONIME, MITHRIDATE, GARDES.

MITHRIDATE.

MADAME, enfin, le Ciel près de vous me rappelle,
Et, secondant, du moins, mes plus tendres souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de notre hyménée
Je dusse voir si tard arriver la journée,
Ni qu'en vous retrouvant mon funeste retour
Fît voir mon infortune et non pas notre amour.
C'est pourtant cet amour qui de tant de retraites
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux
Si ma présence ici n'en est point un pour vous.
C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour, dès long-tems, vous attendre;
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle;

Et sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire ;
Et quand vous userez de ce droit tout puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime
Vous n'allez à l'Autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant, je ne vous devrai rien.
Ah ! Madame, est-ce-là de quoi me satisfaire ?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser ?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser ?
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,
Errant de mers en mers, et moins Roi que Pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Par-tout de l'univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent, peut-être,
Au-dessus de leur gloire, un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.
Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs, vos ayeux, revivoient dans votre ame ?

Et, puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble et plus digne de vous
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur?
Eh! quoi! n'avez-vous rien, Madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette; et loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, Seigneur? je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis : n'est-ce pas assez me faire entendre?
Et ne suffit-il pas?...

MITHRIDATE, *l'interrompant.*

Non, ce n'est pas assez.
Je vous entends ici mieux que vous ne pensez.
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie.
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez...
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles.
Mais il jouira peu de vos pleurs infideles,
Madame, et désormais tout est sourd à mes loix,
Ou bien vous l'avez vu pour la derniere fois...
(*Aux Gardes.*)
Appellez Xipharès.

(*Un Garde sort.*)

SCENE V.

MITHRIDATE, MONIME, GARDES.

MONIME.

AH ! que voulez-vous faire ?
Xipharès....

MITHRIDATE, *l'interrompant.*

Xipharès n'a point trahi son pere :
Vous vous pressez en vain de le désavouer,
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils, en effet, digne de votre estime,
A quelque amour encore avoit pu vous forcer ;
Mais qu'un traître, qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place,
Qu'il soit aimé, Madame, et que je sois haï !

SCENE VI.

XIPHARÈS, MITHRIDATE, MONIME, GARDES.

MITHRIDATE, *à Xipharès.*

Venez, mon fils, venez ; votre pere est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la Reine, enfin, lui plaît et me ravit
Un cœur que son devoir à moi seule asservit.
Heureux, pourtant, heureux que dans cette disgrace
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace !
Qu'une mere infidelle, un frere audacieux
Vous présentent en vain leur exemple odieux !
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose
J'ai choisi, dès long-tems, pour digne compagnon,
L'héritier de mon sceptre, et sur-tout de mon nom.
Pharnace en ce moment et ma flamme offensée
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée.
D'un voyage important les soins et les apprêts,
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance,
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous, cependant, ici veillez pour mon repos :
D'un rival insolent arrêtez les complots.
Ne quittez point la Reine ; et, s'il se peut, vous-même,

Rendez-la moins contraire aux vœux d'un Roi qui
l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux.
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux;
En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse.
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sais-je? à des fureurs, dont mon cœur outragé
Ne se repentiroit qu'après s'être vengé.

(Il sort, avec les Gardes.)

SCENE VII.

MONIME, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Que dirai-je, Madame; et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?
Seroit-il vrai, grands Dieux! que trop aimé de vous,
Pharnace eût, en effet, mérité ce courroux?
Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême?

MONIME.

Pharnace? ô Ciel! Pharnace!.... Ah! qu'entends-je,
moi même?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour,
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs!

A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs !
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait su plaire...
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle sa colere,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci ;
Mais, vous, Seigneur, mais, vous, me traitez-vous ainsi ?

XIPHARÈS.

Ah ! Madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui, lui-même, lié par un devoir barbare,
Se voit près de tout perdre, et n'ose se venger !....
Mais des fureurs du Roi que puis-je enfin juger ?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
Quel heureux criminel en peut être la cause ?
Qui ? parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un pere épouser ce que j'aime ;
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute, c'est pour moi le comble des malheurs.
Mais, dans mon désespoir, je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le moi connoître !
Quel est-il cet amant ? qui dois je soupçonner ?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,
A qui, contre Pharnace, ai-je adressé ma plainte ?

Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jetté?
Quel amour ai-je, enfin, sans colere écouté?

XIPHARÈS.

O Ciel! quoi! je serois ce bienheureux coupable
Que vous avez pû voir d'un regard favorable?
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler?

MONIME.

Oui, Prince; il n'est plus tems de le dissimuler:
Ma douleur, pour se taire, a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence;
Mais il faut bien, enfin, malgré ses dures loix,
Parler pour la premiere et la derniere fois.
Vous m'aimez, dès-long-tems. Une égale tendresse,
Pour vous, depuis long-tems, m'afflige et m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas.
Rappellez un espoir qui ne vous dura guere,
Le trouble où vous jetta l'amour de votre pere,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux.
Vous n'en sauriez, Seigneur, retracer la mémoire,
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire;
Et lorsque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours....
Inutile, ou plutôt funeste sympathie!
Trop parfaite union par le sort démentie!
Ah! par quel soin cruel le Ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point?
Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,

Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'Autel,
Où je vais vous jurer un silence éternel....
J'entends, vous gémissez; mais telle est ma misere:
Je ne suis point à moi, je suis à votre pere.
Dans ce dessein, vous-même, il faut me soutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
Que désormais par-tout vous fuirez ma présence.
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos discours
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands Dieux! d'un amour déplorable!
Combien, en un moment, heureux et misérable!
De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez!
Quoi! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre,
Vous aurez pu m'aimer, et cependant un autre
Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux?....

(*A part.*)

Pere injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux!...

(*A Monime.*)

Vous voulez que je fuie, et que je vous évite?
Et cependant le Roi m'attache à votre suite;
Que dira-t-il?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.

Inventez

Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.
D'un Héros tel que vous c'est là l'effort suprême.
Cherchez, Prince, cherchez pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentemens,
L'amour fait inventer aux vulgaires amans.
Enfin, je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu se défie.
Je sais qu'en vous voyant un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir,
Que je verrai mon ame, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée;
Mais je sais bien aussi que, s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussi-tôt la coupable pensée;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte, et vous en arracher...
Que dis-je? en ce moment, le dernier qui nous reste,
Je me sens arrêter par un plaisir funeste.
Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence;
Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter!

XIPHARÈS.

Ah! Madame!...

(*Monime sort.*)

SCENE VIII.

XIPHARÈS, *seul.*

Elle fuit, et ne veut plus m'entendre....
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime, on te bannit; toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien.
Cours, par un prompt trépas, abréger ton supplice...
Toutefois, attendons que son sort s'éclaircisse;
Et, s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au Roi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, GARDES, *dans le fond.*

MITHRIDATE.

(Ils s'asseient tous trois.)

APPROCHEZ, mes enfans.... Enfin, l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie;
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que, long-tems, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces.
Déja, plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînoit les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais;

Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser, en un jour, l'ouvrage d'une année.
D'autres tems, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule ; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays, pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pese à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.
C'est l'effroi de l'Asie ; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher....
Ce dessein vous surprend, et vous croyez, peut-être,
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître ?
J'excuse votre erreur ; et pour être approuvés
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts, Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
Et, si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?

Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fiere Germanie,
Tous n'attendent qu'un Chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et sur-tout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et, jusques dans la Grece,
Par des Ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par-tout l'horreur du nom Romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers....
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes !....
Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un Roi long-tems victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses ayeux?
Que dis-je? en quel état croyez-vous la surprendre?
Vuide de légions qui la puissent défendre.
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?

Marchons, et dans son sein rejettons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit; croyons-en ce grand homme:
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang, justement répandu!
Brûlons ce Capitole, où j'étois attendu!
Détruisons ses honneurs, et faisons disparoître
La honte de cent Rois, et la mienne, peut-être!
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts!
Voilà l'ambition dont mon ame est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis, par-tout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains, comme moi, la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur.
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille....
(*A Pharnace*)
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace. Allez; soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déja loin du Bosphore.
Vous, que rien n'y retient, partez, dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen, et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate;

Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi!

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise,
Je l'admire; et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Sur-tout, j'admire en vous ce cœur infatigable,
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable;
Mais, si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos Etats encor vous offrent tant d'asyles,
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un Chef de malheureux bannis
Que d'un Roi qui, n'aguere, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portoit son espérance,
Fondoit sur trente États son trône florissant,
Dont le débris est même un Empire puissant?
Vous seul, Seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de Héros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblans de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement, sous un Ciel étranger,
La mort et le travail, pire que le danger?
Vaincus, plus d'une fois, aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux

Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses Dieux?
Le Parthe vous recherche, et vous demande un gendre;
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre,
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en irai-je, moi seul, rebut de la fortune,
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune;
Et, peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa Cour?
Du moins, s'il faut céder, si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des Rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie?
Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.
Rome, en votre faveur, facile à s'apaiser....

XIPHARÈS, *l'interrompant.*

Rome, mon frere! ô Ciel! qu'osez-vous proposer?
Vous voulez que le Roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente, en un jour, tout le cours de sa vie?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des loix
Dont il a, quarante ans, défendu tous les Rois?...

(*A Mithridate.*)

Continuez, Seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contr'elle, & plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains

La donna dans l'Asie à cent mille Romains.
Toutefois, épargnez votre tête sacrée.
Vous-même, n'allez point, de contrée en contrée,
Montrer aux nations Mithridate détruit,
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance est juste; il la faut entreprendre.
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre;
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins:
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;
Et tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez: laissez-nous, de votre nom suivis,
Justifier, par-tout, que nous sommes vos fils.
Embrasez, par nos mains, le couchant et l'aurore;
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore.
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent par-tout.
Dès ce même moment, ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient, et, moi, tout m'en écarte;
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misere,
J'irai.... j'effacerai le crime de ma mere,

(Se jettant aux pieds de Mithridate.)

Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux!
J'ai honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire;
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire,
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau!

MITHRIDATE, *se levant.*

(*Pharnace et Xipharès se levent aussi.*)

Mon fils, ne parlons plus d'une mere infidelle.
Votre pere est content, il connoît votre zele,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager.
Vous me suivrez ; je veux que rien ne nous sépare....
(*A Pharnace.*)
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez; et, soutenant l'honneur de vos ayeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.
(*Il l'embrasse.*)

PHARNACE.

Seigneur....

MITHRIDATE, *l'interrompant.*

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux, permettez que je meure !

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure.

Mais, après ce moment.... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez!

PHARNACE.

Dûssiez-vous présenter mille morts à ma vue,
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah! c'est où je t'attends!
Tu ne saurois partir, perfide! et je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie.
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie!
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déja sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asyle même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître! pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses;
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour être le supplice & l'horreur de mes jours!
Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage.
Il te tarde déja qu'échappé de mes mains
Tu ne coures me perdre et me vendre aux Romains;
Mais, avant que partir, je me ferai justice.

(*Aux Gardes, montrant Pharnace.*)

Je te l'ai dit..... Hola! Gardes, qu'on le saisisse!...

Oui, lui même, Pharnace. Allez; et, de ce pas,
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Eh! bien, sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine:
J'aime L'on vous a fait un fidele récit;
Mais, Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit:
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre;
Et ce fils si fidele a dû vous faire entendre
Que, des mêmes ardeurs dès long-tems enflammé,
Il aime aussi la Reine, et même en est aimé.

(*Il sort, avec des Gardes.*)

SCENE II.

MITHRIDATE, XIPHARÈS, GARDES, *dans le fond.*

XIPHARÈS.

Seigneur, le croirez-vous qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE, *l'interrompant.*

Mon fils, je sais de quoi votre frere est capable.
Me préserve le Ciel de soupçonner jamais
Que d'un prix si cruel vous payiez mes bienfaits,
Qu'un fils, qui fut toujours le bonheur de ma vie,
Ait pu percer ce cœur qu'un pere lui confie!

Je

Je ne le croirai point. Allez; loin d'y songer,
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

(*Xipharès sort.*)

SCENE III.

MITHRIDATE, GARDES, *dans le fond.*

MITHRIDATE, *à part.*

Je ne le croirai point.... Vain espoir qui me flatte!....
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate!...
Xipharès mon rival! et, d'accord avec lui,
La Reine auroit osé me tromper aujourd'hui?
Quoi! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue?
Tout m'abandonne ailleurs; tout me trahit ici!...
Pharnace, amis, maîtresse, et toi, mon fils, aussi?
Toi, de qui la vertu, consolant ma disgrace....
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frere un dessein envieux,
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables?
Non, ne l'en croyons point; et, sans trop nous presser,
Voyons, examinons,... Mais, par où commencer?

Qui m'en éclaircira ? Quels témoins ? quel indice ?...
Le Ciel, en ce moment, m'inspire un artifice....
(*Aux Gardes.*)
Qu'on appelle la Reine....
(*Un Garde sort.*)

SCENE IV.

MITHRIDATE, GARDES, *dans le fond.*

MITHRIDATE, *à part.*

Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouir. Mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate ?
Voyons qui son amour accusera des deux....
S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux.
Trompons qui nous trahit; et, pour connoître un traître,
Il n'est point de moyens.... Mais, je la vois paroître;
Feignons; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.

SCENE V.

MONIME, MITRHIDATE, GARDES, *dans le fond.*

MITHRIDATE, *à Monime.*

Enfin, j'ouvre les yeux et je me fais justice.
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge & le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadêmes;
Mais ce tems-là n'est plus. Je régnois, & je fuis.
Mes ans se sont accrus; mes honneurs sont détruits,
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du tems, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs, mille desseins partagent mes esprits.
D'un camp, prêt à partir, vous entendez les cris.
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel tems pour un hymen qu'une fuite si prompte,
Madame ! et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?
Cessez, pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour qui me fut déniée,
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,

Je vous y place même, avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chere,
Un fils, le digne objet de l'amour de son pére,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace et m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès! lui, Seigneur?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, Madame.
D'où peut naître, à ce nom, le trouble de votre ame?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter?
Je le répete encor: c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un Empire et d'un nom qui va renaître en lui;
Et, quoique votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? ô Ciel! pourriez-vous approuver?...
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une ame infortunée....
Je sais que c'est à vous que je fus destinée.
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solemnel,
La victime, Seigneur, nous attend à l'Autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien: quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.

Je reconnois toujours vos injustes mépris ;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise ?

MITHRIDATE.

Eh ! bien, n'en parlons plus, Madame ;
Continuez. Brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux ;
Vous, cependant, ici servez avec son frere,
Et vendez aux Romains le sang de votre pere.
Venez. Je ne saurois mieux punir vos dédains
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains ;
Et, sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
Allons, Madame, allons ; je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dûssiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite.

MONIME.

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je réduite !...
Mais, enfin, je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si long-tems vous puissiez vous forcer.
Les Dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée,
Mon ame à tout son sort s'étoit abandonnée ;
Mais, si quelque foiblesse avoit pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes alarmes
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.

Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome et cet autre vous-même,
Enfin, ce Xipharès que vous voulez que j'aime....

MITHRIDATE, *l'interrompant.*

Vous l'aimez?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
(*Montrant son diadême.*)
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimons.. Seigneur, vous changez de visage!

MITHRIDATE.

Non, Madame. Il suffit: je vais vous l'envoyer.
Allez; le tems est cher, il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée.
Je suis content.

MONIME, *à part, en s'en allant.*

O Ciel! me serois-je abusée?

SCENE VI.

MITHRIDATE, GARDES, *dans le fond.*

MITHRIDATE, *à part.*

Ils s'aiment!... C'en ainsi qu'on se jouoit de nous!...
Ah! fils ingrat! tu vas me répondre pour tous;
Tu périras.... Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.
Perfide! je te veux porter des coups certains.
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins;
Et, faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidelles....
Allons.... mais, sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

Fin du troisieme Acte.

Et quand de toi peut-être un pere se défie....
Que dis-je ? quand, peut-être, il y va de ta vie,
Je parle ; et trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper !

PHŒDIME.

Ah ! traitez-le, Madame, avec plus de justice !
Un grand Roi descend-il jusqu'à cet artifice ?
A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer ?
Sans murmure, à l'Autel vous l'alliez devancer.
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse ?
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse,
Madame : il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain.
Ce seul dessein l'occupe ; et, hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et par-tout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite ?
Et voit-on ses discours démentis par la suite ?

MONIME.

Pharnace, cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharès fera-t-il plus de grace ?

PHŒDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace ;
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je cede à tes raisons ;
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore....
Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.

XIPHARÈS.

Oui, Madame; et pour toute ma vie!

MONIME.

Qu'entends-je?... On me disoit.... Hélas! ils m'ont trahie!

XIPHARÈS.

Madame, je ne sais quel ennemi couvert,
Révélant nos secrets, vous trahit et me perd;
Mais le Roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
Il feint, il me caresse et cache son dessein;
Mais moi qui, dès l'enfance élevé dans son sein,
De tous ses mouvemens ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.
Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte.
Il a su m'aborder; et, les larmes aux yeux:
» On sait tout, m'a-t-il dit, sauvez-vous de ces lieux.... »
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma Reine;
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amene.
Je vous crains pour vous-même, et je viens, à genoux,
(*Il se jette à ses pieds.*)
Vous prier, ma Princesse, et vous fléchir pour vous!
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-être, c'est moi seul que sa fureur menace;

Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grace.
Daignez, au nom des Dieux! daignez en profiter!
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire.
Feignez; efforcez-vous. Songez qu'il est mon pere.
Vivez; et permettez que, dans tous mes malheurs,
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs!

MONIME.

Ah! je vous ai perdu!

XIPHARÈS.

Généreuse Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit:
Je suis un malheureux que le destin poursuit.
Celui qui m'a ravi l'amitié de mon pere,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mere
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux....

MONIME, *l'interrompant.*

Eh! quoi, cet ennemi vous l'ignorez encore?

XIPHARÈS, *se relevant.*

Pour surcroît de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux si je pouvois, avant que m'immoler,
Percer le traître cœur qui m'a pu décéler!

MONIME.

Eh! bien, Seigneur, il faut vous le faire connoître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître;
Frappez. Aucun respect ne vous doit retenir.
J'ai tout fait, et c'est moi que vous devez punir.

XIPHARÈS.

Vous ?

MONIME.

Ah ! si vous saviez, Prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre ma tendresse !
Quelle amitié sincere il affectoit pour vous !
Content, s'il vous voyoit devenir mon époux....
Qui n'auroit cru ?... Mais, non, mon amour plus timide,
Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les Dieux qui m'inspiroient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois, par de secrets avis.
J'ai dû continuer ... j'ai dû dans tout le reste....
Que sais-je, enfin ? j'ai dû vous être moins funeste.
J'ai dû craindre du Roi les dons empoisonnés,
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi ! Madame, c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?
Mon malheur est parti d'une si belle cause ?
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ?
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux ?
Que voudrois-je de plus ? Glorieux et fidele,
Je meurs.... Un autre sort au trône vous appelle :
Consentez-y, Madame ; et, sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi ! vous me demandez que j'épouse un barbare,
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare ?

XIPHARÈS.

Songez que, ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser, et ne me voir jamais.

MONIME.

Eh! connoissois-je alors toute sa barbarie?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'Autel un tyrannique époux;
Et que, dans une main de votre sang fumante
J'allasse mettre, hélas! la main de votre amante?
Allez; de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le tems à me persuader.
Le Ciel m'inspirera quel parti je dois prendre....
Que seroit-ce, grands Dieux! s'il venoit vous surprendre?...
Que dis-je? on vient.... Allez; courez.... vivez, enfin;
Et du moins attendez quel sera mon destin.

(*Xipharès sort.*)

SCENE III.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Madame, à quels périls il exposoit sa vie!
C'est le Roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.

Va, ne le quitte point; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort sans être instruit du mien.
(*Phædime sort.*)

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, Madame, allons. Une raison secrete,
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur Roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'Autel ma promesse accomplie,
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, Seigneur?

MITHRIDATE.

Quoi! Madame, osez-vous balancer?

MONIME.

Eh! ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?

MITHRIDATE.

J'eus mes raisons alors. Oublions-les, Madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Eh! pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoi ! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez ?...

MONIME, *l'interrompant.*

Quoi ! Seigneur, vous m'auriez donc trompée ?

MITHRIDATE.

Perfide ! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous, qui, gardant au cœur d'infideles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire !
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi !
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,
Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre ?
Ne me regardez point vaincu, persécuté ;
Revoyez-moi vainqueur et par-tout redouté.
Songez de quelle ardeur, dans Ephese adorée,
Aux filles de cent Rois je vous ai préférée ;
Et, négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettois à vos pieds.
Ah ! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès-lors à mes bontés vous rendoit insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux époux ?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous ?
Attendiez-vous pour faire un aveu si funeste
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste ;
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler ?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,

Vous osez à mes yeux rappeler le passé;
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé!
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte....

(A part.)

A quelle épreuve, ô Ciel! réduis-tu Mithridate!
Par quel charme secret laissai-je retenir
Ce courroux si sévere et si prompt à punir?...

(A Monime.)

Profitez du moment que mon amour vous donne.
Pour la derniere fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent, que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due,
Perdez-en la mémoire, aussi-bien que la vue,
Et désormais, sensible à ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance.
Quelque rang où jadis soient montés mes ayeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe, avec respect, de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée;
Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadême
Je renonçai, Seigneur, à ce Prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre;

Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puisqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un Héros tel que vous.
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étois attachée;
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont surpris et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croirois incertain de ma foi;
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse; et, sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?
Pensez-y bien: j'attends pour me déterminer.

MONIME.

Non, Seigneur; vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connois: je sais tout ce que je m'apprête;
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête.
Mais le dessein est pris: rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au-delà de cette modestie.

Dont, jusqu'à ce moment, je n'étois point sortie.
Vous vous êtes servi de ma funeste main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocens j'ai trahi le mystere;
Et quand il n'en perdroit que l'amour de son pere,
Il en mourra, Seigneur. Ma foi, ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela, jugez: perdez une rebelle.
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle.
J'attendrai mon arrêt; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule et n'ai point de complice,
Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis
Si j'en croyois, Seigneur, les vœux de votre fils.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

MITHRIDATE, *seul.*

Elle me quitte.... et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence!
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté....
Qui suis-je? Est-ce Monime, et suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate!
Ma colere revient, et je me reconnois.
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.

Je vais à Rome; et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.
Je le dois, je le puis; ils n'ont plus de support.
Les plus séditieux sont déja loin du bord.
Sans distinguer entr'eux qui je hais, ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès, lui-même....
Mais, quelle est ma fureur? et qu'est-ce que je dis?...
Tu vas sacrifier, qui? malheureux!... ton fils?
Un fils que Rome craint, qui peut venger son pere?
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chûte m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse.
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.
Quoi! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la.... Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire!
Je brûle, je l'adore; et, loin de la bannir....
Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir!
Mon amour trop long-tems tient ma gloire captive;
Qu'elle périsse seule, et que mon fils me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus....
Quelle pitié retient mes sentimens timides?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides?...
O Monime! ô mon fils!... Inutile courroux!...
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidele
De mes lâches combats vous portât la nouvelle!...

Quoi! des plus cheres mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie....
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repousant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années!...
De ce trouble fatal par où dois-je sortir?

SCENE VI.

ARBATE, MITHRIDATE.

ARBATE.

Seigneur, tous vos soldats ne veulent plus partir.
Pharnace les retient, Pharnace leur révele
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace?

ARBATE.

Il a séduit ses Gardes les premiers,
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage;
Les autres, qui partoient, s'élancent dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le désordre est par-tout; et, loin de nous entendre,

Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête; et, flattant leurs souhaits,
De la part des Romains, il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah! le traître!... Courez; qu'on appelle son frere:
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son pere.

ARBATE.

J'ignore son dessein; mais un soudain transport
L'a déja fait descendre et courir vers le port;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fideles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah! qu'est-ce que j'entends!...

(*A part.*)

Perfides! ma vengeance a tardé trop long-tems.
Mais je ne vous crains point!... Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux!

SCENE VII.

ARCAS, MITHRIDATE, ARBATE.

ARÇAS, *à Mithridate.*

SEIGNEUR, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette Place.

MITHRIDATE.

Les Romains !

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE, *à part.*

(*A Arcas, lui parlant bas.*) (*Haut, à part.*)
Ciel ! courons.... Écoutez.... Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidelle Princesse !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Madame, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Eh! quoi, vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadême?
Ah! ne voyez-vous pas que les Dieux, plus humains,
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains?

MONIME.

Eh! par quelle fureur, obstinée à me suivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre?
Xipharès ne vit plus. Le Roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide! prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHŒDIME.

Ah! du moins, attendez qu'un fidele rapport
De son malheureux frere ait confirmé la mort.

Dans

Dans la confusion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un camp séditieux;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre et daignez écouter....

MONIME, *l'interrompant.*

Xipharès ne vit plus; il n'en faut point douter.
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort; et j'en ai, pour garans trop certains,
Son courage et son nom, trop suspects aux Romains!
Ah! que d'un si beau sang, dès long-tems altérée,
Rome tient maintenant sa victoire assurée!
Quel ennemi son bras leur alloit opposer!...

(*A part.*)

Mais sur qui, malheureuse! oses-tu t'excuser?
Quoi! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnoître tes crimes?
De combien d'assassins l'avois-je enveloppé?
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit en vain les Romains et son frere;
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son pere?
C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous,
Tisons de la discorde, et fatale furie,
Que le démon de Rome a formée et nourrie!...
Et je vis! et j'attends que, de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné;

Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie....
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie....
Oui, cruelles! en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts!
Je trouverai la mort jusques dans vos bras même!...
Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que, mille fois, j'ai trempé de mes pleurs!
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service!
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir!
D'autres armes, sans toi, sauront me secourir;
Et périsse le jour et la main meurtriere
Qui jadis sur mon front t'attacha la pr emiere!

PHOEDIME.

On vient, Madame, on vient; et j'espere qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas.

SCENE II.

ARCAS, MONIME, PHOEDIME.

MONIME, *à Arcas.*

En est-ce fait, Arcas, et le cruel Pharnace....

ARCAS, *l'interrompant.*

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,

Madame. On m'a chargé d'un plus funeste emploi,

(Lui présentant une coupe, qui contient du poison.)

Et ce poison vous dit les volontés du Roi.

PHŒDIME, *à Monime.*

Malheureuse Princesse !

MONIME.

Ah ! quel comble de joie !...

(A Arcas, en prenant la coupe.)

Donnez. Dites, Arcas, au Roi, qui me l'envoie,
Que de tous les présens que m'a fait sa bonté
Je reçois le plus cher et le plus souhaité !...
A la fin je respire, et le Ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçoient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

PHŒDIME.

Hélas!

MONIME.

Retiens tes cris, et, par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer
Quand d'un titre funeste on me vint honorer;
Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grece,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse !...
Retourne maintenant chez ces Peuples heureux ;
Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire....

(A part.)

Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,

Par un jaloux destin, fus toujours séparé,
Héros! avec qui même en terminant ma vie
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice, et puisse, en ce moment,
Ce poison expier le sang de mon amant!

SCENE III.

ARBATE, MONIME, PHŒDIME, ARCAS,

ARBATE, *à Monime, prête à avaler le poison.*

ARRÊTEZ, arrêtez!

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate?

ARBATE, *à Monime.*

Arrêtez!... J'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah! laissez-moi....

ARBATE, *lui arrachant la coupe des mains, et jettant le poison.*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi,
Madame, exécuter les volontés du Roi.
(*A Arcas.*)
Vivez... Et vous, Arcas, du succès de mon zele
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.
(*Arcas sort.*)

SCENE IV.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME.

MONIME, *à Arbate.*

Ah ! trop cruel Arbate ! à quoi m'exposez-vous ?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux ?
Et le Roi, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine ?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroître, et j'ose m'assurer
Que vous-même, avec moi, vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi ! le Roi ?...

ARBATE.

Le Roi touche à son heure derniere,
Madame ; et ne vois plus qu'un reste de lumiere.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats,
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès ?... Ah ! grands Dieux !... Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille....
Xipharès vit encor ? Xipharès, que mes pleurs....

ARBATE, *l'interrompant.*

Il vit, chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas, vous seule, et sans cause alarmée.
Les Romains, qui par-tout l'appuyoient par des cris,

Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le Roi, trompé lui-même, en a versé des larmes;
Et désormais, certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout près d'être forcé,
Et voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle Romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord, il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a cru les plus fideles;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu!
» Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
» J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
» Essayons maintenant des secours plus certains,
» Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle; et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du Palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois, dans leurs rangs, répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arriere,
Laisser entre eux et nous une large carriere;
Et déja quelques-uns couroient épouvantés,
Jusques dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais, le dirai-je, ô Ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi....

Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la derniere fois,
A de ce grand Héros terminé les exploits ?
Enfin, las & couvert de sang et de poussiere,
Il s'étoit fait de morts une noble barriere.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains, pour les joindre, ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate;
Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate;
» Le sang et ma fureur m'emportent trop avant.
» Ne livrons pas, sur-tout, Mithridate vivant. »
Aussi-tôt dans son sein il plonge son épée;
Mais la mort fuit encor sa grande ame trompée.
Ce Héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Foible, et qui s'irritoit contre un trépas si lent;
Et, se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie,
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur.
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'auroit cru ? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonner la place;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juste Ciel !

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidele,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frere, avoit enveloppé;
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant les plus mutins, et regagnant le reste,
Heureux et plein de joie en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers son pere un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie!
Son bras aux pieds du Roi l'alloit jetter sans vie....
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le Roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit, d'une voix qu'il poussoit avec peine:
« S'il en est tems encor, cours, et sauve la Reine! »
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès.
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étois, ma frayeur et mon zele
M'ont donné, pour courir, une force nouvelle;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux.
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux!

MONIME.

Ah! que de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand Roi la triste destinée!
Hélas! et plût aux Dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main;
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable!..
Il vient.... Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du pere, ô Ciel! et les larmes du fils!

SCENE V et derniere.

MITHRIDATE, XIPHARÈS, ARCAS, GARDES *qui soutiennent Mithridate;* MONIME, PHŒDIME, ARBATE.

MONIME, *à Mithridate.*

AH! que vois-je, Seigneur, et quel sort est le vôtre?

MITHRIDATE.

Cessez, et retenez vos larmes, l'un et l'autre....
(*Montrant Xipharès.*)
Mon sort, de sa tendresse et de votre amitié
Veut d'autres sentimens que ceux de la pitié;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers, autant que je l'ai pu.
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le Ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein
Rome en cendre me vît expirer dans son sein;
Mais au moins quelque joie en mourant me console:
J'expire environné d'ennemis que j'immole.
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

A mon fils Xipharès je dois cette fortune;
Il épargne à ma mort leur présence importune....
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant?...
Mais vous me tenez lieu d'Empire et de couronne:
Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne,
Madame; et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez, pour nous voir l'un et l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger....

MITHRIDATE, *l'interrompant.*

C'en est fait, Madame, et j'ai vécu....

(*A Xipharès.*)

Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous pussiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici, sur vous, fondre de tous côtés.
Ne perdez point le tems que vous laisse leur fuite
A rendre à mon tombeau des soins, dont je vous quitte;
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre et l'honorent assez.
Cachez-leur, pour un tems, vos noms et votre vie.
Allez; réservez-vous....

XIPHARÈS, *l'interrompant.*

Moi! Seigneur, que je fuie?
Que Pharnace impuni, les Romains triomphans
N'éprouvent pas bientôt....

MITHRIDATE, *l'interrompant à son tour.*

Non, je vous le défends
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse ;
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice....
Mais je sens affoiblir ma force et mes esprits.
Je sens que je me meurs.... Approchez-vous, mon fils...
(*Embrassant Xipharès.*)
Dans cet embrassement, dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'ame de Mithridate.

MONIME, *à Xipharès.*

Il expire.

XIPHARÈS.

Ah ! Madame, unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.

FIN.

IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE.

Il n'y a rien de plus célebre dans les Poëtes que le sacrifice d'Iphigénie ; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans Agamemnon, Sophocle dans Électre ; et après eux, Lucrece, Horace et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait, en effet, répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrece au commencement de son premier Livre :

Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
Iphianassaï turparunt sanguine fœdè
Ductores Danaûm, &c.

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane ayant eu pitié de cette jeune Princesse, l'avoit enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier; et que la Déesse avoit fait trouver en sa place, ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des Métamorphoses.

Il y a une troisieme opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres sur Iphigénie. Plusieurs Auteurs, et entr'autres Stesichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens Poëtes lyriques, ont écrit qu'il étoit bien vrai qu'une Princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélene avoit eue de Thésée. Hélene, disent ces Auteurs, ne l'avoit osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée, en secret, avec Thésée. Pausanias (1) rapporte et le témoignage et les noms des Poëtes qui ont été de ce sentiment; et il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homere enfin, le pere des Poëtes, a si peu

(1) Corinth. pag. 125.

prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie que dans le neuvieme Livre de l'Iliade, c'est-à dire, près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycene, dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différens, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet Auteur que je dois l'heureux personnage d'Eriphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette Tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scene par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigénie? et quelle apparence encore de dénouer ma Tragédie par le secours d'une Déesse et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvoit bien trouver quelque créance du tems d'Euripide, mais qui seroit trop absurde et trop incroyable parmi nous.

Je puis dire donc que j'ai été très-heureux de trouver dans les Anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui,

tombant dans le malheur où cette amante jalouse vouloit précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout-à-fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la Piece est tiré du fond même de la Piece; et il ne faut que l'avoir vu représenter, pour comprendre quel plaisir j'ai fait au Spectateur, et en sauvant à la fin une Princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la Tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'auroit pu souffrir, parce qu'il ne le sauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce Héros se rend maître, et d'où il enleve Eriphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, Poëte très-connu parmi les Anciens, et dont Virgile (1) et Quintilien (2) font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit, dans un de ses Poëmes, au rapport de Parthenius, qu'Achille avoit fait la conquête de cette isle avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avoit même

(1) Églog. 10.
(2) Instit. l. 10.

trouvé une Princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma Tragédie ; et je l'avoue d'autant plus volontiers que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eue pour les Ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre Théatre tout ce que j'ai imité ou d'Homere ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étoient les mêmes dans tous les siecles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athenes. Mes Spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grece, et qui ont fait dire qu'entre les Poëtes, Euripide étoit extrêmement tragique, Τραγικώτατος ; c'est-à-dire, qu'il savoit merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la Tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand Poëte, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*. Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*; mais, en vérité, j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces Messieurs. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'Ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis, *la plus importante de leurs objections*, car ils la répetent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une scene merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admete, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déja la rame et la barque fatale,
J'entends le vieux Nocher sur la rive infernale.

Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas.
» Tout est prêt ; descends, viens : ne me retarde pas. »

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les graces qu'ils ont dans l'original ; mais, au moins, en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'Imprimeur a oublié de mettre dans le latin à côté de ces vers un *Al.* qui signifie que c'est Alceste qui parle ; et à côté des vers suivans un *Ad.* qui signifie que c'est Admete qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admete les paroles qu'Alceste dit à Admete, et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admete, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déja Caron qui le vient prendre* ; et au lieu que dans ce passage d'Euripide Caron impatient presse Alceste de le venir trouver, selon ces Messieurs, c'est Admete effrayé qui est l'impatient et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte*, ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté et à mourir de bonne grace.*

Il interrompt les adieux d'Alceste, pour lui dire de se dépêcher de mourir. Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain ;* et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût très-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneroient pas un démenti au malheureux Imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admete tient dans la même scene étoient plus que suffisans pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable ; car Admete, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie : « Que toutes les morts ensemble lui se» roient moins cruelles que de la voir dans l'état » où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec » elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. Il vit » en elle. Il ne respire que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les sutres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admete et d'Alceste ; que l'un est *un vieux mari*, et l'autre *une Princesse déja sur l'âge.* Euripide a pris soin de

leur répondre en un seul vers, où il fait dire, par le Chœur, qu'Alceste, toute jeune et dans la premiere fleur de son âge, expire pour son jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfans à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et sur-tout dans ce beau récit où l'on dépeint Alceste mourante, au milieu de ses deux petits enfans qui la tiennent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras, l'un après l'autre, pour les baiser ?

Tout le reste de leurs critiques est, à-peu-près, de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon Auteur. Je conseille à ces Messieurs de ne plus décider si légérement sur les Ouvrages des Anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit, au moins, qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le condamner. Ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement » circonspect et très-retenu à prononcer sur les » Ouvrages de ces grands Hommes, de peur » qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de » condamner ce que nous n'entendons pas ; et,

» s'il faut tomber dans quelque excès, encore » vaut-il mieux pécher en admirant tout dans » leurs écrits qu'en y blâmant beaucoup de » choses. » *Modestè tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quàm multa displicere, maluerim.*

NOTE

NOTE DES RÉDACTEURS.

COMME le dit Racine, dans sa Préface : *Il n'y a rien de plus célebre que le sacrifice d'Iphigénie ;* aussi nous croyons-nous très-dispensés de détailler ici ce sujet, si connu de tout le monde.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
IPHIGÉNIE EN AULIDE.

« SUIVANT une tradition, conservée parmi les Comédiens de Paris, jamais Piece, dans sa naissance, ne resta plus long-tems sur le Théatre et ne fit couler tant de pleurs que celle-ci, observe Louis Racine, dans ses *Remarques sur les Tragédies de son pere.* Iphigénie elle-même n'en a pas tant coûté à l'armée des Grecs

« Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
» N'en a fait, sous son nom, verser la Champmêlé. »

a dit Boileau (dans son Epître adressée à Racine). Cette Piece en fait verser toutes les fois qu'on la représente, et elle est peut-être celle de nos anciennes Tragédies qui reparoît le plus souvent sur le Théatre. (Il y a près de quarante ans



que Louis Racine écrivoit cela, et depuis ce tems *Iphigénie* n'est pas revue moins fréquemment. Il y a grande apparence qu'on la reverra dans tous les tems avec le même intérêt, et toujours avec un égal plaisir.) Quoique très-défigurée dans une misérable Traduction Espagnole, elle paroît souvent sur le Théatre de Madrid, et y fait accourir les Spectateurs. »

« Cette fortune, qui ne prouve pas qu'elle soit plus parfaite que les autres Tragédies du même Auteur, prouve qu'elle est une des plus touchantes ; et puisque la Tragédie qui nous rappelle le plus souvent est celle qui nous attendrit le plus, il en faut conclure que la passion la plus essentielle à la Tragédie est la pitié. C'est par cette raison que les Pieces d'Euripide, quoique moins parfaites que celles de Sophocle, étoient celles que le peuple aimoit le mieux, et que par-tout on apprenoit par cœur. Euripide s'attachoit à émouvoir les passions, et, sur-tout, dit Quintilien, celle de la commisération. »

« Un Poëte est assuré du succès quand il sait exciter en nous cette passion, dont nous aimons à être remplis, parce que la nature nous a donné

une très-grande sensibilité, afin que nous fussions compatissans aux malheurs de nos semblables, continue Louis Racine. Cette sensibilité est cause que *Bérénice* nous fait pleurer; mais le succès d'*Iphigénie*, bien différent de celui de *Bérénice*, montre que nous aimons beaucoup mieux compatir aux véritables douleurs de la nature qu'aux puériles douleurs de l'amour.... »

« Il ne faut pas demander quelle est la morale d'une Piece si utile pour les mœurs qu'elle a mérité du sévere Riccoboni cet éloge. *On pourroit dire que c'est une Tragédie sans amour, puisque celui d'Achille (qui a tous les caracteres de l'amour conjugal) est plutôt un devoir qu'une foiblesse, et que c'est moins son amour que la passion pour la gloire qui donne lieu aux transports qu'il fait éclater. Il est vrai que l'amour insensé d'Eriphile pourroit paroître illégitime; mais outre que c'est un amour caché et nullement de mauvais exemple, on verra qu'il est si malheureux qu'il peut même servir d'instruction.* Cette Tragédie est donc une des heureuses que Riccoboni conserve telles qu'elles sont pour ce Théatre réformé dont il imagine le projet, » ajoute Racine le fils.

« Louis XIV, au retour de la conquête de la Franche-Comté, donna des divertissemens à toute la Cour. Pour qu'il ne manquât rien à cette fête, on avoit dressé, à grands frais, dans le Parc de Versailles, un Théatre magnifique. L'*Iphigénie* de Racine fut la Piece qui fut choisie pour y être représentée. Ce chef-d'œuvre réussit à la Cour, comme il avoit réussi à la Ville ; c'est-à-dire, qu'il y reçut l'applaudissement le plus flatteur et le moins suspect, celui des larmes. » *Anecdotes Dramatiques*, de l'Abbé de La Porte.

« Une Dame qui croyoit être la femme de son siecle qui se connoissoit le mieux en tableaux, avoit un jour chez elle plusieurs personnes qui s'entretenoient sur les ouvrages des Peintres les plus fameux. *Messieurs les beaux-esprits*, leur dit-elle, *je parie que vous ne m'expliquez pas ce que représente ce tableau que vous voyez dans le fond de ma chambre. On ne peut s'y méprendre*, répondit unanimement toute l'assemblée ; *c'est le sacrifice d'Iphigénie. Bon !* répliqua-t-elle, *il y a plus de cinquante ans que ce chef-d'œuvre est dans ma famille, et il n'y a pas dix ans que Racine a fait son Iphigénie.* » *Ibidem.*

« Avant une représentation d'*Iphigénie*, en 1769, un Acteur vint annoncer une innovation au Public, par ce petit discours. *Messieurs, nous allons vous présenter le dénouement d'Iphigénie en action. Nous souhaitons que ce soit varier vos plaisirs. Cet essai ne peut être regardé comme téméraire, puisqu'on a employé et conservé avec le respect le plus scrupuleux les mêmes vers de Racine, et que l'unique changement consiste à mettre en spectacle et sous les yeux ce qui étoit en récit.* Ce changement ne réussit point. On auroit dû sentir, avant de le tenter, que cette action étoit trop confuse pour l'exposer aux yeux des Spectateurs, observe l'Abbé de La Porte ; que cinq ou six Acteurs se trouvent dans une situation trop vive pour que leurs mouvemens différens, qui doivent se choquer rapidement, puissent se développer naturellement sur la scene. Dans un moment pareil on ne peut entendre que des cris confus ; et Racine connoissoit trop bien son art pour ne pas écarter du Théatre une action qu'il lui étoit plus facile d'embellir dans un récit. » *Ibidem.*

« Une autre innovation, qui avoit aussi peu réussi, environ cinquante ans avant, et qui avoit

été annoncée sur l'affiche des Comédiens, pendant quatre ou cinq jours, comme *une chose extraordinaire, qu'on n'avoit pas encore vue, et qu'on ne verroit peut-être jamais*, ce fut une représentation d'*Iphigénie*, à laquelle cette annonce attira un très-grand concours de monde, le 9 Septembre 1718, et où l'on vit la Thorilliere (qui jouoit la grande livrée) remplir le rôle d'Agamemnon, et Poisson (qui jouoit les Crispins) remplir celui d'Achille. Cette mascarade fit d'abord rire les Spectateurs; mais les éclats de rire dégénérerent bientôt en bâillement, et les sifflets alloient succéder aux claquemens de mains, lorque les Comédiens prévinrent l'orage en arrêtant la représentation à la fin du quatrieme acte. » *Ibidem.*

« C'est cette belle Piece qui fut si singuliérement jugée par un célebre Mathématicien qui n'avoit jamais lu Racine. Quelqu'un lui en ayant fait l'éloge, il se laissa persuader de lire *Iphigénie*; mais à peine en eut-il parcouru trois ou quatre scenes qu'il jetta le livre, en disant : *Qu'est-ce que cela prouve ?* » *Ibidem.*

Le sujet de cette Tragédie a été traité chez les

Grecs, par Eschyle, dans son *Agamemnon*; par Sophocle, dans son *Electre*, et par Euripide, sous le titre d'*Iphigénie en Aulide*, dont Thomas Sybillet donna une Traduction Françoise, en 1550, comme nous l'avons dit dans le second volume de nos *Essais historiques sur l'Art Dramatique*. Vers 1640, Gilbert Gaumin fit une Traduction Latine de cette *Iphigénie en Aulide* d'Euripide; mais qui n'a point été imprimée. Le Pere Brumoy et M. Le Prévôt ont donné l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide dans leurs Traductions de ce Poëte. M. Luneau de Bois-Germain, dans son *Edition de Racine*, dit que le Poëte Latin Ennius avoit aussi fait une *Iphigénie en Aulide*, « dont il n'est parvenu jusqu'à nous que quelques fragmens, rassemblés par Colonne et par Hesselius. » Chez les Italiens, le Vénitien Dolcé traita ce sujet, en 1570, sous le titre de l'*Achille*. Chez nous, Rotrou donna une imitation de l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, en 1640, et dont nous avons parlé dans le Catalogue des Pieces de l'Auteur de *Venceslas*, tome second des Tragédies de notre Collection. On cite encore une Tragédie, sous le titre d'*Iphigénie en Aulide*, que l'on croit

être imitée aussi d'Euripide, par La Clairiere ; mais qui n'a point été imprimée, et dont on ne sait rien de plus.

En 1675, Le Clerc et Coras firent représenter, sur le Théatre de Guénégaud, une Tragédie du même titre, qui fut imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Olivier de Varennes, *in*-12, avec une Préface, dans laquelle Le Clerc dit ne devoir à Coras « qu'une centaine de vers, épars çà et là, choisis parmi quelques autres qu'il avoit faits en quelques scenes, dont il lui avoit communiqué le dessein. » J'avouerai, de bonne-foi, ajoute Le Clerc, que quand j'entrepris le sujet d'*Iphigénie en Aulide*, je crus que M. Racine avoit choisi celui d'*Iphigénie dans la Tauride*, qui n'est pas moins beau que le premier. (1) Ainsi le hasard seul a fait que nous nous sommes rencontrés.... On remarquera aisément que nous avons pris des routes toutes différentes, quoique nous ayions traité le même sujet. M. Racine a

(1) Le Clerc, en société avec l'Abbé Boyer, traita, depuis, le sujet d'*Iphigénie en Tauride*, sous le titre d'*Oreste*. Leur Piece fut jouée à la Cour et à Paris, en 1681, sans succès, et n'a point été imprimée.

suivi Euripide où je l'ai quitté, et l'a quitté où je l'ai suivi.... Euripide, non plus que M. Racine, n'a point dit le sujet de la colere de Diane. La fable l'impute à Agamemnon pour avoir tué une biche que cette Déesse chérissoit. Il m'a semblé qu'elle auroit paru trop cruelle de vouloir pour une faute si légere faire périr une innocente; et quand j'ai feint que Clytemnestre lui avoit consacré sa fille, dès le berceau, et qu'elle avoit violé ce vœu pour satisfaire à son ambition, j'ai cru donner à sa colere un prétexte plus raisonnable.... &c. »

« En accordant ce foible avantage à Le Clerc, observent les freres Parfaict dans leur *Histoire du Théâtre François*, on peut dire pour excuser Euripide et Racine, que le premier n'a pas cru être obligé d'entrer dans le détail d'un fait connu de tous ses Auditeurs, tenu pour constant et autorisé par la Religion, et que l'autre s'est fort peu embarrassé de chercher des raisons, ayant pour lui le témoignage reçu de toute l'antiquité.... Racine a fait usage de tout ce qu'il a trouvé de beau dans le Poëte Grec, au lieu que Le Clerc ne s'est attaché qu'à ce qu'il y a de médiocre. Il a con-

servé même scrupuleusement la catastrophe, (La descente de Diane qui vient enlever Iphigénie, et substituer une biche à sa place sur l'autel.) sans faire attention que ce merveilleux, qui frappoit les Spectateurs du tems d'Euripide, ne convenoit plus à notre Théatre.... Sans aller chercher si loin un modele, Le Clerc l'a trouvé dans la Tragédie, du même titre, que Rotrou avoit donnée trente-cinq ans auparavant. Il l'a suivi, pas à pas, employant les mêmes situations et souvent les mêmes pensées; avec cette différence que la Piece de Rotrou l'emporte presque toujours par l'expression et le pathétique, et n'a d'autre désavantage que d'avoir été composée dans un tems où le langage n'étoit pas encore parvenu au point où il se trouvoit lorsque Le Clerc travailloit. Il ne reste donc à celui-ci que deux choses. La premiere est l'artifice d'Ulysse qui, par le moyen d'une lettre supposée, au nom d'Agamemnon, fait venir au camp des Grecs Clytemnestre et Iphigénie, sous prétexte qu'Achille, qui ne sait rien de ce qui se passe, veut être uni par l'hymen avec cette derniere, avant que de partir pour Troie. C'est Dictys (l'Histo-

rien Crétois) qui a fourni cette idée à Le Clerc, qui l'a très-mal rendue. L'arrivée imprévue de Clytemnestre et de sa fille devoit produire un coup de Théatre des plus frappans. Cependant, la scene seconde du troisieme acte où il a placé cette entrevue est des plus ridicules.... La Piece n'a aucun intérêt, les caracteres en sont tous manqués, et la versification en est du dernier détestable. »

Il parut, dans le tems, une Critique de l'*Iphigénie* de Racine, dont l'Auteur anonyme loue beaucoup l'*Iphigénie* de Le Clerc et Coras, à laquelle, comme de raison, il donne une préférence distinguée, en l'attribuant à Coras seul, dont, apparemment, il étoit l'ami. Cette judicieuse production est aujourd'hui aussi peu connue que l'*Iphigénie* de Le Clerc et Coras, de laquelle on n'auroit sûrement pas conservé le souvenir depuis sa chûte, sans cette épigramme de Racine, qui la préservera pour toujours de l'oubli.

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Tous deux Auteurs, rimant de compagnie,
N'a pas long-tems s'ourdirent grands débats

Sur

Sur le propos de leur *Iphigénie.*
Coras lui dit : « La Piece est de mon cru. »
Le Clerc répond : « Elle est mienne et non vôtre ; »
Mais aussi-tôt que l'Ouvrage a paru
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un, ni l'autre.

On sait qu'on n'exige pas une exactitude bien scrupuleuse dans une épigramme, dont le mérite consiste seulement à égayer le Lecteur aux dépens de ceux contre lesquels elle est faite, et celle-ci a certainement ce mérite, même lorsque sa pointe porte à faux, et qu'elle manque de justesse et de vérité ; car Le Clerc, loin de désavouer l'*Iphigénie* à laquelle il avoit travaillé en société avec *son ami Coras*, il se l'attribuoit entiérement, à l'exception d'une centaine de vers, qu'il accusoit devoir à Coras, ainsi qu'on le voit dans la Préface que nous avons citée. Nous ignorons dans quelles scenes cette centaine de vers furent répandus ; mais on en trouve dans quelques-unes qui ne sont pas *du dernier détestable*, comme les freres Parfaict les ont qualifiés tous en général. Par exemple, ceux-ci de la troisieme scene du quatrieme acte, où Clytemnestre dit à Aga-

memnon, qu'elle ne peut fléchir sur le sacrifice de sa fille :

« Barbare ! tu crois donc que sa mere y consente ;
» Qu'elle livre au supplice une fille innocente ?
» Celle de qui les jours me sont si précieux
» Se verroit par son pere immolée à mes yeux !
» Je serois de sa mort la premiere complice !
» Moi-même, je l'aurois conduite au sacrifice !
» Non, non, de ses beaux jours mes jours sont le soutien :
» Il faut percer mon cœur pour aller jusqu'au sien !
» Je défendrai sans toi les droits de la nature
» Contre la tyrannie et contre l'imposture ;
» Car la Divinité que fait parler Calchas
» N'a jamais approuvé de tels assassinats :
» On ne lui vit jamais autoriser des crimes.
» Qu'Ulisse et Ménélas cherchent d'autres victimes :
» C'est l'intérêt d'Hélene ; elle irrita les Dieux ;
» Sa fille par son sang les apaisera mieux... &c. »

Feu M. Le Bailli du Rollet, dont la mort, toute récente, excite encore les regrets de notre scene lyrique, où son goût et ses talens se sont avantageusement fait connoître dans un genre de Poésie trop long-tems négligé chez nous, depuis

Quinault, s'étant occupé, en 1772, à mettre en Opera l'*Iphigénie* de Racine, fit parvenir son Poëme au célebre M. le Chevalier Gluck, alors à Vienne, en Autriche. Cet illustre Compositeur, dont le nom retentissoit, depuis long-tems et avec les plus grands éloges, dans toute l'Italie, avoit l'opinion que la Langue Françoise étoit aussi propre à s'unir à la musique que la Langue Italienne, quoiqu'on ait dit et soutenu jusques-là le contraire. Il saisit l'occasion de le prouver, en mettant en musique le Poëme d'*Iphigénie en Aulide*. Cet Ouvrage fut proposé à l'administration de notre Opera, comme nous le voyons par la lettre d'un anonyme, insérée dans le *Mercure*, second volume d'Octobre 1772, et par une de M. le Chevalier Gluck, dans celui de Février suivant. Ces deux lettres font connoître le systême de musique dramatique que cet homme de génie s'est créé, duquel les résultats lui avoient déja valu alors dans plus de quarante Opera Italiens de sa composition, les suffrages de l'Italie et de l'Allemagne entieres, dont ils font encore les délices ; et elles détaillent particuliérement la

maniere qu'il a employée pour l'*Iphigénie en Aulide*. On accepta cet Opera, et M. le Chevalier Gluck vint le faire exécuter lui-même. La premiere représentation en fut donnée le 19 Avril 1774, avec le succès le plus complet, qui ne s'est point ralenti jusqu'à ce jour ; car cet Opera est un de ceux que l'on joue le plus souvent, qui attire le plus grand nombre de Spectateurs et qui excite le plus d'applaudissemens.

« Jamais le Public n'a montré tant d'empressement et d'enthousiasme que pour cet Opera qui doit faire époque dans la Musique Françoise, dit l'Auteur du *Mercure* de Mai 1774, en rendant compte de la premiere représentation d'*Iphigénie en Aulide*. Le Roi et la Reine, encore Dauphin et Dauphine, MONSIEUR et MADAME, encore Comte et Comtesse de Provence, assisterent à cette premiere représentation, et consacrerent par leurs applaudissemens, réunis à ceux d'une brillante assemblée, le mérite de cet Ouvrage et les grands talens des principaux Acteurs qui l'exécuterent.... Le Poëte a suivi le plan de Racine. Il en a beaucoup abrégé l'action et

retranché l'épisode d'Eriphile. Calchas paroît au premier acte, à la place du confident Arcas ; ce qui donne du mouvement et de l'intérêt à l'exposition. Le dénouement a été mis en action. Le Poëme a été distribué en trois actes, comme étant la division la plus favorable, et le sujet a fourni, sans contrainte, des divertissemens à chaque acte. Presque toutes les scenes et tous les personnages sont en opposition, ce qui soutient l'intérêt et l'augmente en le variant ; et, sans le secours des machines, sans l'intervention des Dieux, on a fait un Spectacle brillant et majestueux.... M. le Chevalier Gluck, dans la composition de la musique d'*Iphigénie en Aulide*, a exactement observé les principes qu'il s'est fait sur la musique dramatique. Son ouverture est une exposition du genre et du caractere général de l'action. Elle en est l'exposition et l'exorde. Elle se lie même à la scene et en fait partie. (Tout le monde connoît cette ouverture et sait que c'est un vrai chef-d'œuvre, une sublime conception, dont rien n'a jamais approché dans ce genre.) La musique du rôle d'Agamemnon

est d'un style simple, noble, imposant. Celui d'Achille est passionné, rapide, énergique. Calchas a une expression fiere et élevée. On gémit, on s'irrite, on s'indigne avec Clytemnestre. Iphigénie intéresse, émeut, attendrit. Les Chœurs forment des tableaux sensibles de la joie ou de la passion tumultueuse du peuple. L'Orchestre toujours attaché à la scene et à l'Acteur, soutient, anime, fortifie l'action, sans l'altérer, et concourt à un bel ensemble, par des sons toujours analogues, qui se grouppent avec le sujet principal. La plus grande partie de cet Opera est en récitatif, dont le savant Compositeur à varié les formes. Il a employé un récitatif, en quelque sorte, parlé pour les choses qui ne demandent qu'un simple récit; récitatif dans lequel des traits d'instrumens, à des distances éloignées, suffisent pour maintenir le ton de l'Acteur. Il a employé un récitatif, en quelque sorte, déclâmé et fortifié par de grands traits détachés d'harmonie, lorsque les paroles renferment un sentiment. Enfin un récitatif, en quelque sorte, chanté et accompagné, pour exprimer la passion ou un grand

intérêt ; et ce dernier récitatif est ordinairement terminé par un air de passion ou de sentiment qui donne les derniers traits de la vie au tableau. Ces récitatifs sont, en général, à la maniere des Italiens ; mais les chants tiennent beaucoup de l'ancien style françois de Lully ; cependant avec beaucoup plus d'effets d'orchestre. Il y a des airs d'une modulation simple et douce des duo de situation, des quatuor bien dialogués, des airs de danse très-agréables.... Les principaux rôles de cet Opera furent parfaitement rendus par les premiers talens. Mademoiselle Arnould charma dans celui d'Iphigénie par son jeu noble et intéressant, par la sûreté de son talent et par une expression toujours vraie et sensible. M. Larrivée, Acteur et Chanteur consommé, n'a jamais déployé tous ses moyens avec autant d'avantage, d'énergie et de succès que dans le rôle d'Agamemnon. On applaudit beaucoup au jeu et au chant de M. Le Gros, qui rappela, dans toute sa force, le caractere bouillant, fier et emporté d'Achille. Mademoiselle Duplant rendit avec supériorité le rôle de Clytemnestre, par sa représentation, par son

organe et par son action. On ne peut jouer et chanter celui de Calchas avec plus de dignité et de vérité qu'il le fut par M. Gélin..., &c. »

IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE

DE RACINE;

Représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Versailles, le 18 *Août* 1674, *et à Paris, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le* 31 *Décembre suivant.*

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.

ERIPHILE, fille d'Hélene et de Thésée.

EURYBATE, } domestiques d'Agamemnon.
ARCAS, }

ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, confidente d'Eriphile.

GARDES.

La Scene est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON, *tenant une lettre à la main.*

OUI, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, Seigneur? Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un foible jour vous éclaire et me guide.
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous, dans les airs, entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit?....
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

ARCAS.

Eh ! depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les Dieux, à vos desirs toujours si complaisans,
Vous font-ils méconnoître et haïr leurs présens?
Roi, pere, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.
Le jeune Achille, enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le Ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut, dans Troie embrasée, allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Les spectacles pompeux que ces bords vous étalent?
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt Rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos loix?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes.
Ces vents, depuis trois mois, enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion, trop long-tems, vous ferment le chemin;
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme, enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.

(*Voyant Agamemnon lire sa lettre, bas.*)

Bientôt.... Mais quels malheurs, dans ce billet tracés,
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez?
Votre Oreste, au berceau, va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON, *à part.*

Non, tu ne mourras point; je n'y puis consentir!

ARCAS.

Seigneur....

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble? Apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est tems, ami, que je repose!
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés,
Nos vaisseaux, par les vents, sembloient être appelés?
Nous partions, et déja, par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport.
Le vent qui nous flattoit, nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inoui me fit tourner les yeux
Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
J'offris sur ces Autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse, et que devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots, prononcés par Calchas!

« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
» Si dans un sacrifice auguste et solemnel,
» Une fille du sang d'Hélene,
» De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'Autel.
» Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,
» Sacrifiez Iphigénie. »

ARCAS.

Votre fille!

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les Dieux, et sans plus rien ouïr,
Fis vœu, sur leurs Autels, de leur désobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée!
Je voulois sur le champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours;
Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces Rois, à mes ordres soumis,
Et l'Empire d'Asie à la Grece promis;
De quel front, immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir et plein de ma grandeur,
Ces noms de Roi des Rois et de chef de la Grece,
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
Pour comble de malheur, les Dieux toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs Autels le sanglant privilége,
Me venoient reprocher ma pitié sacrilége;
Et, présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déja levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mere il falloit l'arracher.

Quel funeste artifice il me fallut chercher!
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage.
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille et partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce Héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille étoit absent, et son pere Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappelé de ces bords;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus long-tems prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre et triomphe en courant;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée...
Mais des nœuds plus puissans me retiennent le bras.
Ma fille qui s'approche et court à son trépas,
Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévere,
Peut-être s'applaudit des bontés de son pere.
Ma fille!... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang n'est pas ce que je plains:
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,

Un respect, qu'en son cœur rien ne peut balancer;
Et que j'avois promis de mieux récompenser!...
(*A part.*)
Non, je ne croirai point, ô Ciel! que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice!
Tes oracles, sans doute, ont voulu m'éprouver;
Et tu m'en punirois si j'osois l'achever....
(*A Arcas.*)
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence.
Il faut montrer ici ton zele et ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi....
(*Lui donnant la lettre à la main.*)
Prends cette lettre. Cours au-devant de la Reine;
Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycene.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point; prends un fidele guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée.
Ceux mêmes dont ma gloire aigrit l'ambition,
Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront, peut-être, un pouvoir qui les blesse....
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais, sur-tout, ne va point, par un zele indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,

Ignore à quel péril je l'avois exposée.
D'une mere en fureur épargne-moi les cris,
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille et la mere offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,
Et qu'il veut désormais, jusques à son retour,
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez; le reste, il le faut taire....
Déja le jour plus grand nous frappe et nous éclaire....
Déja même l'on entre, et j'entends quelque bruit....
C'est Achille. Va, pars.... Dieux ! Ulysse le suit !

(*Arcas sort.*)

SCENE II.

ACHILLE, ULYSSE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON, *à Achille.*

Quoi ! Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succès?
La Thessalie entiere ou vaincue, ou calmée,
Lesbos même conquise, en attendant l'armée,

De toute autre valeur éternels monumens,
Ne sont d'Achille oisif que les amusemens!

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête,
Et que puisse bientôt le Ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux;
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille?... Qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner?

AGAMEMNON, *bas, à Ulysse.*

Juste Ciel! sauroit-il mon funeste artifice?

ULYSSE, *à Achille.*

Seigneur, Agamemnon s'étonne, avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?
O Ciel! pour un hymen quel tems choisissez-vous?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée,
Trouble toute la Grece et consume l'armée,
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des Dieux,
Il faut du sang, peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique?
Voudroit-il insulter à la crainte publique,
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,

Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
Ah! Seigneur, est-ce ainsi que votre ame attendrie
Plaint le malheur des Grecs et chérit la patrie?

ACHILLE.

Dans les champs Phrygiens les effets feront foi
Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi.
Jusques-là je vous laisse étaler votre zele.
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les Autels d'offrandes et de sang,
Des victimes, vous-même, interrogez le flanc,
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les Dieux ne sauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.
J'aurois trop de regret si quelqu'autre guerrier
Au rivage Troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON, *à part.*

O Ciel! pourquoi faut-il que ta secrette envie
Ferme à de tels Héros le chemin de l'Asie?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE, *à Agamemnon.*

Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun se retire;
Que d'un crédule espoir trop long-tems abusés,

Nous attendons les vents, qui nous sont refusés.
Le Ciel protége Troie; et, par trop de présages,
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même, consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête.
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie, en sa fleur, doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de Rois assemblés,
D'un opprobre éternel retourneront comblés,
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme?

AGAMEMNON.

Eh! quoi, votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Epouvantent encor toute la mer Égée.
Troie en a vu la flamme; et jusques dans ses ports
Les flots en ont poussé les débris & les morts.
Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélene,
Que vous avez captive envoyée à Mycene;
Car, je n'en doute point, cette jeune Beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté,

Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre Princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux:
Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces,
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces!
Les Parques à ma mere, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.
Je puis choisir, dit-on ou beaucoup d'ans, sans gloire,
Ou peu de jours, suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,
Attendre chez mon pere une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles!
L'honneur parle; il suffit: ce sont-là nos oracles.
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes;
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur!
C'est à Troie, et j'y cours; et, quoiqu'on me prédise,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise,
Et quand moi seul, enfin, il faudroit l'assiéger,
Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger.

Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre.
Je n'aspire, en effet, qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend, sur-tout, de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.
(*Il sort.*)

SCENE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

SEIGNEUR, vous entendez? Quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour; et lui-même aujourd'hui,
Par une heureuse erreur, nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas!

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y; vous devez votre fille à la Grece.

Vous nous l'avez promise, et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire?
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les Dieux, sans vous en accuser?
Eh ! qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux!
N'est-ce pas vous, enfin, de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xanthe,
Et qui, de ville en ville, attestiez les sermens,
Que d'Hélene autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frere,
La demandoient en foule à Tyndare son pere?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes, dès-lors, de défendre ses droits;
Et si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous ce serment, que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfans et nos femmes;
Et quand, de toutes parts, assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux,
Quand la Grece, déja vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage,
Que ses Rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,

Sont prêts, pour vous servir, à verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire,
Et, dès le premier pas, se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer?

AGAMEMNON.

Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime
Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que, si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'Autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui
Et courir vous jetter entre Calchas et lui!
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole;
Et si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle;
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire;
Et je rougis....

SCENE IV.

EURYBATE, AGAMEMNON, ULYSSE.

EURYBATE, *à Agamemnon.*

SEIGNEUR....

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire?

EURYBATE.

La Reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;
Elle approche. Elle s'est quelque tems égarée
Dans ces bois, qui du camp semblent cacher l'entrée.
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON, *à part.*

Ciel !

EURYBATE.

Elle amene aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille ;
Et qui de son destin, qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide, interroger Calchas.
Déja de leur abord la nouvelle est semée ;
Et déja de soldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns, avec respect, environnoient la Reine :

D'autres me demandoient le sujet qui l'amene ;
Mais, tous, ils confessoient que, si jamais les Dieux
Ne mirent sur le trône un Roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secretes,
Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.
Le reste me regarde, et je vais y penser.
(*Eurybate sort.*)

SCENE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON, *à part.*

Juste Ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes, au moins, soulager ma douleur !
Triste destin des Rois !... Esclaves que nous sommes,
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons, sans cesse, assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins !

ULYSSE.

Je suis pere, Seigneur, et foible comme un autre.
Mon cœur se met, sans peine, en la place du vôtre ;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer....

Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime.
Il le sait, il l'attend ; et, s'il la voit tarder,
Lui-même, à haute voix, viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélene, par vos mains, rendue à son époux.
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec nous retournées,
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siecles à venir !

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance.
Je cede, et laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas ;
Allez... Mais, cependant, faites taire Calchas ;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystere,
Laissez-moi de l'Autel écarter une mere.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris ; retirons-nous.
Laissons-les dans les bras d'un pere et d'un époux ;
Et, tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS.

Quoi ! Madame, toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive,
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive ;
Mais, dans le tems fatal que, repassant les flots,
Nous suivions, malgré nous, le vainqueur de Lesbos,
Lorsque, dans son vaisseau, prisonniere timide,
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je ? vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie
D'une amitié sincere avec vous est unie.

Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur,
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où son pere l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble et croît à chaque pas!

ÉRIPHILE.

Eh! quoi, te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un pere:
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mere;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise, dès l'enfance, en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que mere, ni pere aient daigné me sourire.
J'ignore qui je suis; et, pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que, sans périr, je ne me puis connoître!

DORIS.

Non, non, jusques au bout, vous devez le chercher:
Un oracle toujours se plaît à se cacher;
Toujours avec un sens il en présente un autre.
En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
C'est-là tout le danger que vous pouvez courir,
Et c'est, peut-être, ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé, dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ;
Et ton pere, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas ! dans cette Troie où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue !
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands Rois, en moi, reconnoître le sang.
Déja je découvrois cette fameuse ville ;
Le Ciel mene à Lesbos l'impitoyable Achille :
Tout cede, tout ressent ses funestes efforts.
Ton pere, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers, à moi même inconnue ;
Et, de tant de grandeurs dont j'étois prévenue,
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver !

DORIS.

Ah ! que perdant, Madame, un témoin si fidele,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !...
Mais Calchas est ici ; Calchas si renommé,
Qui des secrets des Dieux fut toujours informé.
Le Ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être.
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs ?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va, sous son appui, présenter un asyle ;
Elle vous l'a promis et juré devant moi.
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si, passant tout le reste,
Cet hymen, de mes maux, étoit le plus funeste?

DORIS.

Quoi! Madame?

ÉRIPHILE.

Tu vois, avec étonnement,
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement?
Écoute, et tu te vas étonner que je vive.
C'est peu d'être étrangere, inconnue et captive:
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonniere,
Qui m'arracha, d'un coup, ma naissance et ton pere,
De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux!

DORIS.

Ah! que me dites-vous?

ÉRIPHILE.

Je me flattois sans cesse
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse.
Mais mon cœur, trop pressé, m'arrache ce discours,
Et te parle une fois, pour se taire toujours.
Ne me demande point sur quel esprit fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
Le Ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine,
Rappellerai-je encor le souvenir affreux

Du jour qui dans les fers nous jetta toutes deux ?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
Je demeurai long-tems sans lumiere et sans vie ;
Enfin, mes foibles yeux chercherent la clarté,
Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissois, Doris ; et d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue, avec horreur.
Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche.
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer ;
J'oubliai ma colere, et ne sus que pleurer.
Je me laissai conduire à cet aimable guide....
Je l'aimois à Lesbos, et je l'aime en Aulide....
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager :
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'aimer contr'elle, et, sans me découvrir,
Traverser son bonheur, que je ne puis souffrir !

DORIS.

Eh ! que pourroit contr'elle une impuissante haine ?
Ne valloit-il pas mieux, renfermée à Mycene,
Éviter les tourmens que vous venez chercher,
Et combattre des feux, contrains de se cacher ?

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris ; mais, quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
Au sort qui me traînoit il fallut consentir.

Une

Une secrete voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être, j'y pourrois porter mon infortune;
Que, peut-être, approchant ces amans trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
Voilà ce qui m'amene, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance;
Ou plutôt leur hymen me servira de loi :
S'il s'acheve, il suffit; tout est fini pour moi.
Je périrai, Doris; et, par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parens, si long-tems ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés!

DORIS.

Que je vous plains, Madame! et que pour votre vie....

ÉRIPHILE, *l'interrompant.*

Tu vois Agamemnon, avec Iphigénie.

SCENE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE, *à Agamemnon.*

SEIGNEUR, où courez-vous? et quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à nos embrassemens?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine
Mon respect a fait place aux transports de la Reine.

Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je....

AGAMEMNON, *l'interrompant.*

Eh! bien, ma fille, embrassez votre pere:
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chere!
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller!
Quels honneurs! quel pouvoir!... Déja la renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée;
Mais que voyant de près ce spectacle charmant
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grece vous révere!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un pere plus heureux!

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre!

AGAMEMNON, *à part.*

Grands Dieux! à son malheur dois-je la préparer?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, Seigneur, et semblez soupirer.
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycene?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux;

Mais les tems sont changés, aussi-bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue !

IPHIGÉNIE.

Eh ! mon pere, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous, sans rougir, être pere un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princesse,
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois, lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille....

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez ?

AGAMEMNON.

Je ne puis!

IPHIGÉNIE, *à part.*

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes !

IPHIGÉNIE.

Les Dieux daignent, sur-tout, prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les Dieux, depuis un tems, me sont cruels et sourds!

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissai-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux !

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'Autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON, *à part.*

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille....
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE, *à part.*

De cet accueil que dois-je soupçonner ?
D'une secrete horreur je me sens frissonner !
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes Dieux ! vous savez pour qui je vous implore !

ÉRIPHILE.

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler?
Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
Moi qui, de mes parens toujours abandonnée,
Etrangere par-tout, n'ai pas, même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant!
Du moins, si vos respects sont rejettés d'un pere,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mere;
Et de quelle disgrace, enfin, que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés!

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point; mes pleurs, belle Eriphile,
Ne tiendront pas long-tems contre les soins d'Achille.
Sa gloire, son amour, mon pere, mon devoir,
Lui donnent sur mon ame un trop juste pouvoir....
Mais, de lui-même ici que faut-il que je pense?
Cet amant pour me voir, brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un pere, de si loin, m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendois par-tout; et d'un regard timide,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur, pour le chercher, voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive, enfin, sans qu'il m'ait prévenue,

Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue;
Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il?... Qui pourra m'expliquer ce mystere?
Trouverai-je l'amant glacé comme le pere?
Et les soins de la guerre auroient-ils, en un jour,
Eteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
Mais non; c'est l'offenser par d'injustes alarmes.
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans
Dont le pere d'Hélene a reçu les sermens.
Lui seul, de tous les Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;
Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE, *à Iphigénie.*

Ma fille, il faut partir, sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait,
Votre pere ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre....

(*Lui montrant la lettre d'Agamemnon.*)
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre, en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée.
Pour votre hymen Achille a changé de pensée ;
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE, *à part.*

Qu'entends-je ?

CLYTEMNESTRE, *à Iphigénie.*

Je vous vois rougir de cet outrage...:
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,
Vous donnoit avec joie au fils d'une Déesse.
Mais, puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des Dieux dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons, avec plaisir, un hymen qu'il differe.
J'ai fait de mon dessein avertir votre pere.
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer,
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer...
(*A Eriphile.*)
Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre.
En de plus cheres mains ma retraite vous livre,

De vos desseins secrets on est trop éclairci;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez-ici.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE, *à Eriphile.*

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée!
Pour mon hymen Achille a changé de pensée;
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas?

ÉRIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux,
Madame; à mon malheur m'abandonnerez-vous?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycene:
Me verra-t-on, sans vous, partir avec la Reine?

ÉRIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir?

ÉRIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute!
Mais, Madame, je vois que c'est trop vous presser.
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.
Achille.... Vous brûlez que je ne sois partie!

ÉRIPHILE.

Moi! vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi! j'aimerois, Madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui, la flamme à la main et de meurtres avide,
Mit en cendre Lesbos....

IPHIGÉNIE, *l'interrompant.*

Oui, vous l'aimez, perfide!
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame;
Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déja, plus d'une fois, dans vos plaintes forcées
J'ai dû voir, et j'ai vu le fond de vos pensées;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.

(*A part.*)

Vous l'aimez ... Que faisois-je! et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale?
Crédule! je l'aimois. Mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettoit l'appui....

(*à Eriphile.*)

Voilà donc le triomphe où j'étois amenée!
Moi-même à votre char je me suis enchaînée!...
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez;
Mais que, sans m'avertir du piége qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grece
L'ingrat, qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide! cet affront se peut-il pardonner?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame. On ne m'a pas instruite à les entendre;
Et les Dieux, contre moi dès long-tems indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des amans excuser l'injustice.
Eh! de quoi vouliez-vous que je vous avertisse?
Avez vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre?

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle! et bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur;
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire
Que pour mieux relever votre injuste victoire!...
Toutefois, vos transports sont trop précipités!
Ce même Agamemnon, à qui vous insultez,
Il commande à la Grece; il est mon pere, il m'aime:
Il ressent mes douleurs, beaucoup plus que moi-même;

Mes larmes, par avance, avoient su le toucher:
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse !

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE, *à Iphigénie.*

IL est donc vrai, Madame, et c'est vous que je vois !
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide ? vous ! Eh ! qu'y venez-vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront contens :
Iphigénie encor n'y sera pas long-tems.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE, *à part.*

ELLE me fuit !... Veillai-je ? ou n'est-ce point un songe ?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge ?...

(*A Eriphile.*)

Madame, je ne sais si, sans vous irriter,
Achille devant vous pourra se présenter;
Mais, si d'un ennemi vous souffrez la priere,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonniere,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas?
Vous savez?....

ÉRIPHILE, *l'interrompant.*

Quoi! Seigneur, ne le savez-vous pas,
Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu, vous-même, et hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent, depuis un mois,
Je le revis hier pour la premiere fois.

ÉRIPHILE.

Quoi! lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi! vous qui de sa fille adoriez les attraits....

ACHILLE, *l'interrompant.*

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même, dans Argos je l'aurois devancée....
Cependant, on me fuit. Quel crime ai-je commis?....
Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
Que dis-je? en ce moment, Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour et sembloient m'annoncer
Que, si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer....

(*A part.*)

(*A part.*)

Quelle entreprise ici pourroit être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée?....
Entrons.... C'est un secret qu'il leur faut arracher.

(*Il entre dans la tente d'Agamemnon.*)

SCENE VIII.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE, *à part.*

Dieux! qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime et tu murmures!
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures?

(*A Doris.*)

Ah! plutôt.... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout près d'éclater.
J'ai des yeux.... leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille:
Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et, si le sort contr'elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule, et mourir sans vengeance!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, Seigneur, nous partions; et mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous.
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte;
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de sermens, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre et de nous arrêter!
Il presse cet hymen, qu'on prétend qu'il differe,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colere.
Près d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connoître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troublent notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
Et ressens votre joie, autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille:
Vous pouvez à l'Autel envoyer votre fille;

Je l'attends.... Mais, avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.
Tout y ressent la guerre et non point l'hyménée.
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un Autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur Roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous? laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi! que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'Autel de lui servir de guide?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le Palais d'Atrée;
Vous êtes dans un camp.

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis,
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis,
Où je vois sous vos loix marcher la Grèce entiere,
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mere.
Dans quel Palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace !
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes Dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux !
Daignez ne point rougir ici de ma présence !

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance ;
Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame ? je le veux, et je vous le commande.
Obéissez.

(*Il sort.*)

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, *seule.*

D'ou vient que, d'un soin si cruel,
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'Autel ?
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnoître ?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître ?
Ou, de l'Empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur ?
Et pourquoi me cacher ? et, par quelle injustice,

Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse ?
Mais, n'importe, il le veut, et mon cœur s'y résout....
Ma fille, ton bonheur me console de tout !
Le Ciel te donne Achille, et ma joie est extrême
De t'entendre nommer.... Mais le voici lui-même.

SCENE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succede, Madame, à mon empressement.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement :
Il en croit mes transports ; et, sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot ; mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les Dieux vont s'apaiser. Du moins, Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie ;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déja dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déja, sur sa parole, ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le Ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte, à regret, la rive fortunée ;
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée,

Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang Troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensévelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie?

SCENE IV.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS, ÆGINE, CLYTEMNESTRE, ACHILLE.

ACHILLE, *à Iphigénie.*

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre pere à l'Autel vous destine un époux.
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas tems que nous partions encore.
La Reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune Princesse.
Le Ciel a sur son front imprimé sa noblesse;
De larmes, tous les jours, ses yeux sont arrosés:
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi même, où m'emportoit une aveugle colere!
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misere.
Que ne puis-je aussi-bien, par d'utiles secours,
Réparer promptement mes injustes discours!
Je lui prête ma voix : je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.

Elle est votre captive ; et ses fers, que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par-là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pied de nos Autels
Un Roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrâsemens ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter, en tout, les Dieux qui l'ont formé !

ÉRIPHILE, *à Achille.*

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive ;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame ?

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur ; et, sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs ?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie ;
Je vois marcher contre elle une armée en furie.
Je vois déja l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle Princesse : il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre ;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCENE V.

ARCAS, ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ÆGINE, DORIS.

ARCAS, *à Clytemnestre.*

MADAME, tout est prêt pour la cérémonie.
Le Roi, près de l'Autel, attend Iphigénie ;
(*A Achille.*)
Je viens la demander.... ou plutôt, contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS, *à Achille.*

Je ne vois plus que vous qui puissiez la défendre.

ACHILLE.

Contre qui ?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret ;

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble.... Expliquez-vous, Arcas?

ACHILLE, *à Arcas.*

Qui que ce soit, parlez et ne le craignez pas.

ARCAS, *à Achille et à Clytemnestre.*

Vous êtes son amant.... et vous êtes sa mere....
Gardez-vous d'envoyer la Princesse à son pere.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'Autel pour la sacrifier!

ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE, *à part.*

Sa fille!

IPHIGÉNIE, *à part.*

Mon pere!

ÉRIPHILE, *à part.*

O Ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contr'elle?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

ARCAS.

Ah! Seigneur, plût au Ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'Oracle la demande:

De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les Dieux, jusques-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable!

IPHIGÉNIE, *à part.*

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable?

CLYTEMNESTRE, *à part.*

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'Autel!

IPHIGÉNIE, *à Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée!

ARCAS.

Le Roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée.
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE, *à Achille, en tombant à ses pieds.*

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux!

ACHILLE, *la relevant.*

Ah! Madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune.
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse si mes pleurs peuvent vous attendrir!
Une mere à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée!
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,
Embrasser leurs Autels parés pour son supplice?

Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux....
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse....
(A Iphigénie.)
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse....
(A Achille.)
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter.
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime :
Il faudra que Calchas cherche une autre victime !....
(A Iphigénie.)
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous !
(Elle sort. Eriphile, Ægine, Doris et Arcas sortent aussi.)

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

MADAME, je me tais et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle et connoît-on Achille ?
Une mere pour vous croit devoir me prier,
Une Reine, à mes pieds, se vient humilier !
Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes !
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?...

Ah ! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi !
L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne....
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagême
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même !

IPHIGÉNIE.

Ah ! demeurez, Seigneur, et daignez m'écouter !

ACHILLE.

Quoi ! Madame, un barbare osera m'insulter ?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage :
Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt Rois ses rivaux ;
Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous ;
Cependant, aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature ;
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un Autel,
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mene au supplice !
Que ma crédule main conduise le couteau !
Qu'au lieu de votre époux, je sois votre bourreau !
Eh ! quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,

Vous

Vous iriez à l'Autel me chercher vainement ;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée ?
Il faut de ce péril, de cette trahison
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osoit abuser !

IPHIGÉNIE.

Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grace derniere,
Vous daignez d'une amante écouter la priere,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver !
Car enfin ce cruel, que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon pere !

ACHILLE.

Lui, votre pere ? Après son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour votre assassin !

IPHIGÉNIE.

C'est mon pere, Seigneur : je vous le dis encore ;
Mais un pere que j'aime, un pere que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense ;
Et loin d'oser ici par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime

Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux....
Eh! pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare?
Quel pere de son sang se plaît à se priver?
Pourquoi me perdroit-il s'il pouvoit me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs son cœur déja troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi! Madame, parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte!
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse!
On me ferme la bouche, on l'excuse, on le plaint!
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint!
Triste effet de mes soins!... Est-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame?

IPHIGÉNIE.

Ah! cruel! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,

Quand presqu'en arrivant, un récit peu fidele
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!
Quel trouble! quel torrent de mots injurieux
Accusoit, à la fois, les hommes et les Dieux!
Ah! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie!
Qui sait même, qui sait si le Ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle!

ACHILLE.

Ah! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

SCENE VII.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, IPHIGÉNIE, ACHILLE.

CLYTEMNESTRE, *à Achille.*

TOUT est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'Autel refuser le passage.
Des Gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Eh! bien, c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame; et je vais lui parler.

IPHIGÉNIE, *à Clytemnestre.*

(*A Achille.*)

Ah ! Madame !... Ah ! Seigneur, où voulez-vous aller !

ACHILLE.

Eh ! que prétend de moi votre injuste priere ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la premiere ?

CLYTEMNESTRE, *à Iphigénie.*

Quel est votre dessein, ma fille ?

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux !
De ce triste entretien détournons les approches....
(*A Achille.*)
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon pere est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides!
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gémir une mere oppressée ;
Eh ! que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous !

ACHILLE.

Enfin, vous le voulez : il faut donc vous complaire.
Donnez-lui, l'une et l'autre, un conseil salutaire ;
Rappelez sa raison : persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et, sur-tout, pour le sien.

e perds trop de momens en des discours frivoles:
Il faut des actions, et non pas des paroles....
(*A Clytemnestre.*)
Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra; je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

AH! que me dites-vous? quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie?
Dans une heure elle expire; et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux?
Qui le croira, Madame? et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE, *l'interrompant.*

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité...
(*A part.*)
Favorables périls!... espérance inutile!...
(*A Doris.*)
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
Ce Héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux, dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidele discours,

Suça même le sang des lions et des ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage:
Elle l'a vu pleurer et changer de visage....
Et tu la plains, Doris!... Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs?
Quand je devrois, comme elle, expirer dans une heure...
Mais, que dis-je, expirer? Ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enséveli,
Achille aura pour elle impunément pâli?
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Eh! quoi, ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On supprime des Dieux la sentence mortelle;
Et, quoique le bûcher soit déja préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré.
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnois-tu pas un pere qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soutiendroit les assauts qu'on lui prépare ici?
Une mere en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant tout prêt à l'accabler....
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée!
Je suis, et je serai la seule infortunée!...
Ah! si je m'en croyois!

DORIS.

Quoi! que méditez-vous?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace,
Et publier par-tout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs Autels!

DORIS.

Ah! quel dessein, Madame!

ÉRIPHILE.

Ah! Doris, quelle joie!
Que d'encens brûleroit dans les Temples de Troie,
Si, troublant tous les Grecs et vengeant ma prison,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon!
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux!

DORIS.

J'entends du bruit.... On vient.... Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons; et, pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

(*Elle sort, avec Doris.*)

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois? il faut que je la fuie.
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son pere et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur....
O constance! ô respect!... Pour prix de sa tendresse,
Le barbare, à l'Autel se plaint de sa paresse!...
Je l'attends; il viendra m'en demander raison:
Il croit pouvoir encor cacher sa trahison....
Il vient.... Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCENE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON, *à Clytemnestre.*

Que faites-vous, Madame? et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée:
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas?

Ne peut-elle à l'Autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête....
Mais, vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, et l'Autel est paré?
Je fais ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? et de quel soin jaloux....

SCENE IV.

IPHIGÉNIE, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE, *à Iphigénie.*

Venez, venez, ma fille; on n'attend plus que vous.
Venez remercier un pere qui vous aime,
Et qui veut à l'Autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON, *à part.*

(*Iphigénie.*)

Que vois-je? quel discours.... Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.

(*A part.*)

Quel trouble!.. Mais tout pleure, et la fille et la mere...
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi!

IPHIGÉNIE.

Mon pere,
Cessez de vous troubler: vous n'êtes point trahi;
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien; vous voulez le reprendre:
Vos ordres, sans détours, pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mere en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévere destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la premiere,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de pere.
C'est moi qui, si long-tems le plaisir de vos yeux,

Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui tant de fois, prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter.
Et déja d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser!...
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un pere tel que vous,
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre;
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mere, un amant attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déja sûr de mon cœur, à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux.... Vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein : jugez de ses alarmes!
Ma mere est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter!

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colere des Dieux demande une victime;
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un Autel.

Pour

Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté.
Croyez-en cet amour, par vous-même attesté!
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté:
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée;
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompé les soins d'un pere infortuné,
Qui protégeoit, en vain, ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance:
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux, nous livrant à son zele indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma fille, il faut céder; votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée:
Allez; et que les Grecs qui vont vous immoler
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste:
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mere un horrible festin.
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice

Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ?
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse;
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez vous répandus ?
Quel debris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le Ciel, le juste Ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélene on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais, vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même, enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?...
Que dis-je ? cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélene, qui trouble et l'Europe & l'Asie,
Vous semble t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frere,
Thésée avoit osé l'enlever à son pere.
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,

Qu'un hymen clandestin mit ce Prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse,
Que sa mere a cachée au reste de la Grece....
Mais, non, l'amour d'un frere et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel ! c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être pere ? Ah ! toute ma raison
Cede à la cruauté de cette trahison !
Un Prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle !
Déchirera son sein ! et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher !
Aussi barbare époux qu'impitoyable pere,

Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere....

(*A Iphigénie.*)

Et vous, rentrez, ma fille, et, du moins, à mes loix
Obéissez encor pour la derniere fois.

(*Elle s'en va, avec Iphigénie.*)

SCENE V.

AGAMEMNON, *seul.*

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !...
Hélas ! en m'imposant une loi si sévere,
Grands Dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de pere !

SCENE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur. Je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,

Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'Autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée,
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur? que faut-il que je pense
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera tems qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort; j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez!

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande?... O Ciel! le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais, vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?

Ne suis-je plus son son pere? êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle....

ACHILLE, *l'interrompant.*

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je défendrai mes droits, fondés sur vos sermens;
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée.
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas et vous, tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la sauver, vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le camp où vous voulez courir:
Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste Ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage!
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?

Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort, tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux Champs Thessaliens oserent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme, ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes!
Pour vous, à qui des Grecs moi-seul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée!
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélene à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frere blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut; je prétendis lui plaire:
Elle est de mes sermens seule dépositaire.
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam, Hélene, ni Pâris:
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc; retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.

Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'acheterois vos superbes secours.
De la Grece déja vous vous rendez l'arbitre;
Ses Rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos loix.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere!
D'Iphigénie encor je respecte le pere.
Peut-être sans ce nom le chef de tant de Rois
M'auroit osé braver pour la derniere fois.
Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre;
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
(*Montrant son cœur.*)
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

AGAMEMNON, *seul.*

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable!
Ma fille toute seule étoit plus redoutable....
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter!....
Ne délibérons plus; bravons sa violence.
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur:
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur....
(*Appelant.*)
Holà! Gardes, à moi!

SCENE VIII.

EURYBATE, GARDES, AGAMEMNON.

EURYBATE, *à Agamemnon.*

Seigneur?

AGAMEMNON, *à part.*

Que vais-je faire?
Puis-je leur prononcer un ordre sanguinaire?...
Cruel! à quel combat faut-il te préparer!
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer?

Une mere m'attend ; une mere intrépide,
Qui défendra son sang contre un pere homicide.
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur Roi....
Achille nous menace, Achille nous méprise;
Mais ma fille en est-elle à mes loix moins soumise?
Ma fille, de l'Autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper?...
Que dis-je? que prétend mon sacrilége zele?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont de son sang arrosés?
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême;
Ah! quels Dieux me seroient plus cruels que moi-même!...
Non, je ne puis.... Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive.... Mais quoi! peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cede et qu'il m'a fait trembler....
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse!
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui:
Il l'aime.... elle vivra pour un autre que lui....
(*A Eurybate.*)
Eurybate, appelez la Princesse, la Reine.
Qu'elles ne craignent point.
(*Eurybate sort.*)

SCENE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON, *à part.*

GRANDS Dieux! si votre haîne
Persévere à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains!
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime:
Je le sais; mais, grands Dieux! une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses loix,
Vous me la demandiez une seconde fois!

SCENE X.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, EURYBATE, DORIS, AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON, *à Clytemnestre.*

ALLEZ, Madame, allez; prenez soin de sa vie.
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas.
Mes Gardes vous suivront, commandés par Arcas.
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret et de la diligence.

Ulysse, ni Calchas n'ont point encor parlé;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
Cachez bien votre fille, et que tout le camp croie
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
Fuyez.... Puissent les Dieux, de mes larmes contens,
A mes tristes regards ne l'offrir de long-tems!...
(*Aux Gardes.*)
Gardes, suivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah! Seigneur!

IPHIGÉNIE, *à Agamemnon.*

Ah! mon pere!

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévere.
Fuyez, vous dis-je.... et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser;
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.
(*Il sort. Clytemnestre, Iphigénie, Eurybate et les Gardes s'éloignent aussi.*)

SCENE XI.

SCENE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE, *arrêtant Doris.*

Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas ?

ÉRIPHILE.

Ah ! je succombe, enfin !
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile !
Plus de raisons : il faut, ou la perdre, ou périr....
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE,

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mere,
Ægine. Il faut des Dieux apaiser la colere.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,
Regarde quel orage est tout prêt à tomber!
Considere l'état où la Reine est réduite;
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite.
Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards!
Nos Gardes repoussés, la Reine évanouie....
Ah! c'est trop l'exposer; souffre que je la fuie!
Et, sans attendre ici ses secours impuissans,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon pere même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
Mon pere, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame! Quoi donc! qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGÉNIE.

Achille, trop ardent, l'a peut-être offensé;

Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haïsse.
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice:
Il m'a fait, par Arcas, expliquer ses souhaits;
Ægine, il me défend de lui parler jamais!

ÆGINE.

Ah! Madame!

IPHIGÉNIE, *à part.*

Ah! sentence! ah! rigueur inouie!...
Dieux! plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!...
Mourons, obéissons.... Mais, qu'est-ce que je voi?
Dieux! Achille!

SCENE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

ACHILLE, *à Iphigénie.*

Venez, Madame; suivez-moi.
Ne craignez ni les cris, ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paroissez; et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amenent l'élite.
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asyle.

Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'A-
chille!...
Quoi! Madame, est-ce ainsi que vous me secondez?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez!
Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?
Hâtons-nous : votre pere a déja vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, Seigneur: aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir!

ACHILLE.

Vous, mourir!... Ah! cessez de tenir ce langage!
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?
Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE.

Le Ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée!
Notre amour nous trompoit; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose est stérile pour vous.
Telle est la loi des Dieux, à mon pere dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejettée.
Par la bouche des Grecs, contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés;
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
Vous-même, dégagez la foi de vos oracles.
Signalez ce Héros à la Grece promis;

Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déja Priam pâlit. Déja Troie en alarmes,
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez; et dans ses murs, vuides de Citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs, dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espere que, du moins, un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire....
Adieu, Prince, vivez, digne race des Dieux!

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux!
En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
Veut servir votre pere et tromper ma tendresse!
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr!
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Eh! qui de ma faveur se voudroit honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer?
Ma gloire, mon amour vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame; il faut les en croire et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui, moi? que, contre un pere osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irois éviter?
Où seroit le respect et ce devoir suprême....

ACHILLE, *l'interrompant.*

Vous suivrez un époux, avoué par lui-même.

C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.
Ne fait-il des sermens que pour les violer?
Vous même, que retient un devoir si sévere,
Quand il vous donne à moi n'est-il point votre pere?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être et ne vous connoît plus?
Enfin, c'est trop tarder, ma Princesse; et ma crainte...

IPHIGÉNIE, *l'interrompant.*

Quoi! Seigneur, vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous seroit moins chere que ma vie?
Ah! Seigneur, épargnez la triste Iphigénie!
Asservie à des loix que j'ai dû respecter,
C'est déja trop pour moi que de vous écouter!
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire;
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez!

ACHILLE.

Eh! bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle!
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre pere un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'Autel, et moi, j'y cours, Madame!
Si de sang et de morts le Ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses Autels n'ont fumé!
A mon aveugle amour tout sera légitime;
Le Prêtre deviendra la premiere victime.

Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé;
Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre pere frappé tombe et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits!

(*Il sort.*)

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE, *à Achille sorti.*

(*A part.*)

AH! Seigneur!... ah! cruel!... Mais, il fuit, il m'échappe....
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule; frappe:
Termine, juste Ciel! ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi!

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, EURYBATE, GARDES, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE, *aux Gardes.*

Oui, je la défendrai contre toute l'armée,
Lâches! vous trahissez votre Reine opprimée!

EURYBATE.

Non, Madame; il suffit que vous nous commandiez.
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé;
C'est d'un zele fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul regne, seul commande.
La piété sévere exige son offrande.
Le Roi, de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille à qui tout cede, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il, Madame? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zele impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie!
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont les bras nous vont joindre et lier toutes deux.

Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
(A Iphigénie.)
Que je souffre jamais.... Ah ! ma fille !

IPHIGÉNIE.

Ah ! Madame !
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour ?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
Vous avez à combattre et les Dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?
N'allez point, dans un camp rébelle à votre époux,
Seule, à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats, peut-être, indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Sur-tout, si vous m'aimez, par cet amour de mere,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon pere !

CLYTEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté !....

IPHIGÉNIE, *l'interrompant.*

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux Dieux dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :

De l'amour qui vous joint, vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreste, mon frere.
Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mere!....

(*On entend un murmure confus.*)

D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras, pour la derniere fois,
Madame; et, rappellant votre vertu sublime....

(*A Eurybate.*)

Eurybate, à l'Autel conduisez la victime.

(*Iphigénie sort, avec Eurybate.*)

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE, *à part, courant après sa fille, et se trouvant repoussée par des soldats qu'on ne voit pas.*

AH! vous n'irez pas seule, et je ne prétends pas....
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas....
Perfides! contentez votre soif sanguinaire!

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame? et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux, dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie?

ÆGINE.

Ah ! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans son sein ?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE, *à part.*

Ô monstre ! que Mégere en ses flancs a porté !
Monstre ! que dans nos bras les enfers ont jetté !
Quoi ! tu ne mourras point ?... Quoi ! pour punir son crime....
Mais où va ma douleur chercher une victime ?....
Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abymes nouveaux ?
Quoi ! lorsque les chassant du port qui les recele,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents si long-tems accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés ? ...
Et toi, Soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée ;
Toi, qui n'osas du pere éclairer le festin,
Recule ! ils t'ont appris ce funeste chemin !....
Mais, cependant, ô Ciel ! ô mere infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux, par son pere apprêtés !
Calchas va dans son sang.... Barbares ! arrêtez !
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre....
J'entends gronder la foudre et sens trembler la terre....
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ses coups !

SCENE VI.

ARCAS, CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

ARCAS, *à Clytemnestre.*

N'en doutez point, Madame, un Dieu combat pour
vous !
Achille en ce moment exauce vos prieres;
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrieres.
Achille est à l'Autel; Calchas est éperdu.
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court; l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puisqu'il se tait, venez, par vos discours,
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même, de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante;
Lui même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre?... Ah! courons, cher Arcas!
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai par-tout.... Mais, Dieux! ne vois-je pas Ulysse?...
C'est lui.... Ma fille est morte; Arcas, il n'est plus tems!

SCENE VII

SCENE VII et derniere.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE, *à Clytemnestre.*

NON, Madame, elle vit et les Dieux sont contens.
Rassurez-vous; le Ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! et c'est vous qui venez me l'apprendre?

ULYSSE.

Oui, c'est moi qui, long-tems contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux;
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austeres conseils ai fait couler vos larmes,
Et qui viens, puisqu'enfin le Ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé!

CLYTEMNESTRE.

Ma fille!... Ah! Prince!... O Ciel!... Je demeure éperdue....
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez, moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.
Déja de tout le camp la discorde maîtresse

Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée,
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée et partageoit les Dieux.]
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déja couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre et le poil hérissé,
Terrible, et plein du Dieu qui l'agitoit, sans doute:
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
» Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
» M'explique son oracle et m'instruit de son choix.
» Un autre sang d'Hélene, une autre Iphigénie
» Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
» Thésée avec Hélene uni secrétement,
» Fit succéder l'hymen à son enlévement.
» Une fille en sortit, que sa mere a celée;
» Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
» Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours:
» D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
» Sous un nom emprunté, sa noire destinée
» Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
» Elle me voit, m'entend: elle est devant vos yeux;
» Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur et regarde Ériphile.
Elle étoit à l'Autel; et, peut-être, en son cœur

Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire, en secret, sa naissance et son sort....
Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déja pour la saisir, Calchas leve le bras.
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
» Le sang de ces Héros dont tu me fais descendre,
» Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole; et, sur l'Autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'Autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume.
Le Ciel brille d'éclairs, s'entrouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que, dans une nue,
Jusques sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant aux travers de ses feux,
Elle portoit au Ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;
Venez. Achille et lui, brûlant de vous revoir,

Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE, *à part.*

Par quel prix, quel encens, ô Ciel! puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits?

FIN.

PHEDRE, 3

TRAGÉDIE

DE RACINE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE.

VOICI encore une Tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet Auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma Piece de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devrois que la seule idée du caractere de Phedre, je pourrois dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le Théatre. Je ne suis point étonné que ce caractere ait eu un succès si heureux du tems d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siecle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le Héros de la Tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phedre n'est ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente. Elle est engagée, par sa destinée et par la colere des Dieux, dans une passion illégitime, dont elle a horreur toute la premiere. Elle fait tous ses ef-

forts pour la surmonter. Elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne ; et, lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des Dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les Tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une Princesse, qui a, d'ailleurs, des sentimens si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse. Phedre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même ; et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé dans Euripide et dans Séneque d'avoir en effet violé sa belle-mere : *vim*

corpus tulit ; mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux Spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un Philosophe, exempt de toute imperfection ; ce qui faisoit que la mort de ce jeune Prince causoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque foiblesse, qui le rendroit un peu coupable envers son pere, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phedre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent, malgré lui, pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son pere.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en eut un fils, après qu'Esculape l'eut ressuscité ; et j'ai lu encore dans quelques Auteurs, qn'Hippolyte avoit épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne, de grande naissance, qui

s'appelloit Aricie, et qui avoit donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités, parce que je me suis très-scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet Historien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine, étoit un voyage que ce Prince avoit fait en Epire, vers la source de l'Achéron, chez un Roi dont Pirithoüs vouloit enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'Histoire, sans rien perdre des ornemens de la fable, qui fournit extrêmement à la Poésie. Et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phedre de faire une déclaration d'amour, qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'auroit jamais osé faire tant qu'elle auroit cru que son mari étoit vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette Piece soit en effet la meilleure de mes Tragédies.

Je laisse, et aux Lecteurs et au tems, à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y sont sévérement punies. La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même. Les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses. Les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause, et le vice y est peint par-tout avec des couleurs qui en font connoître et haïr la difformité. C'est-là proprement le but que tout homme qui travaille pour le Public doit se proposer ; et c'est ce que les premiers Poëtes tragiques avoient en vue, sur toute chose. Leur Théatre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les écoles des Philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des regles du Poëme Dramatique ; et Socrate, le plus sage des Philosophes, ne dédaignoit pas de mettre la main aux Tragédies d'Euripide. Il seroit à souhaiter que nos Ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces Poëtes. Ce seroit peut-être un moyen

de réconcilier la Tragédie avec quantité de personnes, célebres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans les derniers tems, et qui en jugeroient, sans doute, assez favorablement, si les Auteurs songeoient autant à instruire leurs Spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivoient en cela la véritable intention de la Tragédie.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Le sujet de cette Tragédie est trop connu, et, de plus, assez suffisamment rappelé dans la Préface, pour que nous ne soyions pas dispensés de le détailler davantage ici.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

P H E D R E.

« La *Phedre* d'Euripide a fait les délices d'Athenes, et fait encore les délices de ceux qui la lisent aujourd'hui, dit Louis Racine, dans ses *Remarques sur les Tragédies de son pere*. La *Phedre* Françoise, après avoir eu d'abord quelques obstacles à combattre, a eu, depuis, un succès si constant, et soutient encore de si fréquentes représentations qu'elle doit être mise au nombre de ces Tragédies qui, indépendamment du tems et des circonstances, contribueront toujours à l'ornement de notre Théatre. »

« Depuis près de quarante ans que Racine le fils a écrit ceci, on n'a point changé de sentiment sur cette sublime Tragédie. On la revoit toujours, très-fréquemment, avec le même empressement et la même admiration ; et il n'est

pas possible que le goût varie jamais sur cela.

« Cette femme si criminelle excite jusqu'à la fin de la Piece la compassion et la terreur, dit encore Louis Racine. Notre Poëte, qui doit à Euripide l'idée de ce caractere si admirable et si tragique, a la gloire de l'avoir toujours également soutenu; ce qu'Euripide n'a point fait. Il n'a peut-être pas été si heureux dans le caractere d'Hippolyte. Il auroit dû, peut-être, avoir moins de complaisance pour son siecle, et ne point introduire l'amour galant dans un sujet où l'amour tragique doit régner seul. C'étoit le seul défaut qu'y trouvoit le célebre Arnaud, qui avouoit que sans cet amour la Tragédie de *Phedre* n'avoit rien que d'utile pour les mœurs.... »

« Riccoboni rejette cette Piece de son Théatre; et ce sacrifice d'un Ouvrage qu'il trouve si admirable *lui coûte*, dit-il, *beaucoup; mais il le doit à la délicatesse des mœurs....* »

« Les Anglois n'aiment pas, dit-on, à voir Phedre sur leur Théatre. La maniere dont un Poëte a traité ce sujet en est, sans doute, la cause; et il n'y a pas d'apparence qu'ils le rejettent comme sujet dangereux, puisque la

licence de leurs Spectacles a engagé un de leurs Ecrivains à faire imprimer un Ouvrage, en 1698, intitulé *De l'Impiété et de l'Impureté du Théatre Anglois.* Il y ose dire que si les choses continuent, c'est fait parmi eux de la Religion et de la vertu. Il soutient que le Théatre d'Athenes étoit beaucoup plus pur que celui de Londres ; ce qu'il prouve par l'exemple de *Phedre.* Il fait remarquer que le combat qui se passe en elle, cette opposition entre la vertu, dont elle reconnoît les loix, et le crime où sa passion l'entraîne, intéresse un Spectateur sage ; au lieu que ces femmes sans pudeur et sans remords que présente le Théatre Anglois, ne peuvent causer aucun plaisir aux Spectateurs raisonnables.... »

« Le Poëte Anglois qui a traité ce même sujet, en y réunissant l'intrigue de *Bajazet*, se vante, dans son Prologue, d'avoir suivi Euripide, sans y parler du Poëte François, dont il a pris plusieurs scenes et traduit plusieurs morceaux. »

« Voici le plan de sa Piece bizarre. »

« Phedre y fait son affreuse confidence, non pas à une tendre nourrice, en secret, mais à un Ministre d'Etat, et à une Ismène qu'elle ne soupçonne

soupçonne pas être maîtresse d'Hippolyte. C'est Roxane qui confie son secret à Acomat et à Atalide. C'est en présence de ce Ministre et d'Ismène que Phedre fait à Hippolyte sa déclaration d'amour. Rebutée par lui, elle est si irritée, qu'Ismène, pour le salut de son cher Hippolyte, lui conseille, comme Atalide à Bajazet, d'aller la trouver et de lui faire accroire qu'il l'aime. Il y va, et le Ministre vient, comme dans *Bajazet*, apprendre à Ismène que les deux amans sont d'accord. Ismène, quand elle voit Hippolyte, lui reproche son infidélité. Hippolyte lui proteste qu'il n'a fait que donner de l'espérance à Phedre, sans lui promettre de l'épouser, et il propose à Ismène de se sauver avec elle. Son vaisseau est tout prêt. Le parti est accepté. Hippolyte l'emmene, en s'écriant : *Habitans des bois, dormez en paix ; je ne troublerai plus votre repos. L'amour seul m'occupe. Je vais, comme un autre Jason, emporter sur les mers une conquête plus précieuse que la Toison de Colchos.* Phedre revient sur le Théatre, et n'est plus une femme mourante. Elle a repris toute sa beauté ; elle ordonne des prieres et des réjouissances publiques ; elle veut qu'on mette en liberté

tous les prisonniers, et qu'on les régale, *afin qu'il n'y ait aucun malheureux quand Phedre est heureuse.* Tandis qu'elle se livre ainsi à sa joie, elle apprend qu'Hippolyte est parti avec Ismène. Même fureur que celle de notre Phedre, quand elle apprend qu'elle a une rivale. Ismène et Hippolyte arrêtés sont amenés devant elle. Ismène se déclare seule coupable, pour sauver Hippolyte. Dans ce moment, le Ministre d'Etat entre, en criant : *Horreur ! horreur ! Thésée revient.* Tout s'enfuit. Hippolyte, qui reste, reçoit son pere avec un air embarrassé. Le Ministre d'Etat, qui a conseillé à Phedre de l'accuser la premiere, se charge de la commission ; et Thésée, trompé par lui, condamne son fils à la mort. On vient annoncer qu'il est mort : on l'a vu prendre un poignard pour se percer. Phedre, forcée par ses remords, le déclare innocent, et rejette toute l'horreur de ce mystere sur le Ministre d'Etat. Thésée, en fureur, le menace de le faire empaller. Phedre prend un poignard pour le percer elle-même. Dans son trouble, elle leve le poignard sur son mari ; et, reconnoissant son erreur, elle se perce elle-même, en disant : *Voilà assez*

de crimes... Si ce supplice ne suffit pas, Minos, tu feras le reste. Ismène veut se tuer aussi, lorsqu'Hippolyte, qu'on croyoit mort, paroît. Il a voulu, avant que de mourir, parler à son pere. Ce pere l'embrasse, lui apprend que tout le mystere est dévoilé. Ainsi la catastrophe, funeste aux coupables, est heureuse pour l'innocence. »

« Cet extrait suffit pour faire voir qu'une pareille Piece ne peut exciter ni terreur, ni pitié, ajoute Louis Racine. (Nous croyons qu'elle est plus propre à exciter le dernier sentiment que le premier.) L'intrigue de *Bajazet* peut-elle trouver place dans un sujet dont l'action est un Prince aimé par sa belle-mere ? La Phedre Angloise est toujours détestable, et l'Hippolyte Anglois l'est aussi lorsqu'il lui fait accroire qu'il répondra à son amour.... »

La *Phedre* de Racine n'eut qu'un succès très-équivoque à ses premieres représentations, par les précautions qu'avoient prises d'avance, pour la faire tomber, des personnes de distinction, telles que la Duchesse de Bouillon, le Duc de Nevers, Madame des Houllieres et quelques autres, qui n'aimoient pas cet Auteur. Elles enga-

gerent Pradon à traiter ce même sujet, et à faire jouer sa Piece au Théatre de Guénégaud, en même-tems que l'on joueroit celle de Racine à celui de l'Hôtel de Bourgogne. Boileau assure qu'elles firent retenir toutes les premieres loges des deux Théatres pour les six premieres représentations des deux Pieces, et qu'elles laisserent les loges de l'Hôtel de Bourgogne vuides, afin d'empêcher que les partisans de Racine, qui auroient pu les remplir, ne prévalussent contre les suppôts de leur cabale, répandus dans tout le reste de la salle; au lieu qu'elles remplirent les loges et presque toute la salle du Théatre de Guénégaud d'ennemis de Racine et de partisans de Pradon. Cette ruse leur coûta plus de quinze mille livres; mais l'effet en étoit certain. La *Phedre* de Racine ne devança celle de Pradon que de trois jours. Madame Deshoullieres ayant assisté à la premiere, rassembla chez elle à souper, le même jour, Pradon, de qui elle étoit l'amie particuliere, et plusieurs autres personnes de la cabale, et elle composa, pendant ce souper, le Sonnet suivant, qui fut le signal d'une querelle très-sérieuse pour Racine et pour Boileau, que

l'on savoit être son ami intime, et toujours prêt à le venger des injustices de ses détracteurs.

« Dans un fauteuil doré, Phedre, tremblante et blême,
» Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.
» Sa nourrice lui fait un sermon, fort chrétien,
» Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.

» Hippolyte la hait, presqu'autant qu'elle l'aime.
» Rien ne change son cœur, ni son chaste maintien.
» La nourrice l'accuse : elle s'en punit bien.
» Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

» Une grosse Aricie, (1) au teint rouge, aux crins blonds,
» N'est là que pour montrer deux énormes tétons,
» Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

» Il meurt enfin, traîné par ses couriers ingrats;
» Et Phedre, après avoir pris de la mort-aux-rats,
» Vient, en se confessant, mourir sur le Théatre. »

Le sonnet fut répandu, dès le lendemain, sous le voile de l'anonyme. On l'attribua d'abord au Duc de Nevers, l'un des protecteurs de Pradon, et quelques amis de Racine y répondirent par celui-ci, sans se faire connoître.

(1) Mademoiselle d'Ennebaut, qui tenoit alors l'emploi des jeunes premieres au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

« Dans un palais doré, Damon, (1) jaloux et blême,
» Fait des vers, où jamais personne n'entend rien.
» Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien;
» Et souvent pour rimer il s'enferme lui-même.

» La Muse, par malheur, le hait autant qu'il l'aime.
» Il a d'un faux Poëte et l'air et le maintien.
» Il veut juger de tout et n'en juge pas bien.
» Il a pour le Phébus une tendresse extrême.

» Une sœur vagabonde, (2) aux crins plus noirs que blonds,
» Va par-tout l'univers promener deux tétons,
» Dont, malgré son pays, Damon est idolâtre.

» Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats.
» L'Énéïde à son goût est de la mort-aux-rats,
» Et selon lui Pradon est le Roi du Théatre. »

Le Duc de Nevers crut Racine et son ami Despréaux Auteurs de cette réponse, et le bruit courut qu'il vouloit les faire assassiner. Quoi qu'ils fussent innocens, ils n'étoient pas sans inquiétude, lorsqu'un jour le Duc Henri-Jules, fils du grand Condé les rencontra ensemble et leur

(1) Le Duc de Nevers, Philippe-Julien Mazarin-Mancini, né à Rome, et neveu du Cardinal Mazarin.

(2) Hortense de Mancini, Duchesse de Mazarin.

dit : *Si vous n'avez pas fait le sonnet, venez à l'Hôtel de Condé, où M. le Prince saura bien vous garantir de ces menaces. Si vous l'avez fait, venez aussi à l'Hôtel de Condé, et M. le Prince vous prendra de même sous sa protection, parce que le sonnet est très-plaisant et plein d'esprit.*

Le Duc de Nevers, informé de tout, se contenta de répliquer par cet autre sonnet.

« Racine et Despréaux, l'air triste et le teint blême
» Viennent demander grace et ne confessent rien.
» Il faut leur pardonner, parce qu'on est chrétien ;
» Mais on sait ce qu'on doit au public, à soi-même.

» Damon, pour l'intérêt de cette sœur qu'il aime,
» Doit de ces scélérats châtier le maintien ;
» Car il seroit blâmé de tous les gens de bien
» S'il ne punissoit pas leur insolence extrême.

» Ce fut une furie, aux crins plus noirs que blonds,
» Qui leur pressa du pus de ses affreux tétons
» Ce sonnet qu'en secret leur cabale idolâtre.

» Vous en serez punis, satytiques ingrats !
» Non pas en trahison, d'un sou de mort-aux-rats,
» Mais de coups de bâton, donnés en plein Théatre. »

Cette querelle n'alla pas plus loin. Le grand Condé calma le Duc de Nevers ; et l'on a su

depuis que le sonnet dont il se plaignoit, avoit été fait, en société, par le Chevalier de Nantouillet, le Comte de Fiesque, le Marquis de Manicamp, le Marquis d'Effiat et M. de Guilleragues.

On croit assez généralement que Racine fit sa Tragédie de *Phedre* pour répondre à un défi, qu'il avoit, en quelque sorte, provoqué, et où il s'agissoit de mettre ce sujet, avec succès, sur la scene françoise.

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, rapporte, à cette occasion, ce passage de l'Abbé de Saint-Pierre. « J'ai oui raconter par Madame de La Fayette, dit l'Abbé de Saint-Pierre, que, dans une conversation, Racine soutint qu'un bon Poëte pouvoit faire excuser les plus grands crimes, et même inspirer de la compassion pour les criminels. Il ajouta qu'il ne falloit que de la fécondité, de la délicatesse, de la justesse d'esprit pour diminuer tellement l'horreur des crimes de Médée ou de Phedre qu'on les rendroit aimables aux Spectateurs, au point de leur inspirer de la pitié pour leurs malheurs. Comme les assistans lui niérent que cela fut pos-

sible, et qu'on voulut même le tourner en ridicule sur une opinion si extraordinaire, le dépit qu'il en eut le fit résoudre à entreprendre la Tragédie de *Phedre*, où il réussit si bien à faire plaindre ses malheurs, que le Spectateur a plus de pitié de la criminelle belle-mere que du vertueux Hippolyte. »

On a cependant prétendu aussi que ce ne fut qu'à la sollicitation de Madame Champmêlé, qui lui demandoit un rôle où toutes les passions fussent exprimées, que Racine se détermina à choisir celui de Phedre, comme le plus propre à faire briller les talens de cette célebre Actrice, ainsi que nous l'avons rapporté dans la vie de Champmêlé, son époux, tome sixieme des Comédies du Théatre François de notre Collection. Ce qu'il y a de certain, quelque soit le motif qui ait engagé Racine à composer cette Tragédie, c'est que le rôle de Phedre mit le comble à la gloire de Madame Champmêlé, et que cette sublime Piece ajouta beaucoup à la réputation de l'Auteur. Ce fut à l'occasion de cette Tragédie que Boileau lui adressa l'Epître qui est la septieme de son Recueil.

« Pour exprimer l'ascendant que les femmes ont sur les hommes, Houdard de La Motte disoit : *Elles seroient maîtresses de faire rechercher la* Phedre *de Pradon, et abandonner celle de Racine* » *Anecdotes Dramatiques*, de l'Abbé de La Porte.

Le sujet de *Phedre* traité chez les Grecs par Euripide, le fut encore par Lycophron et par Sopater, et chez les Latins par Séneque. Chez nous, Robert Garnier le traita en 1573, sous le titre d'*Hippolyte*, comme nous l'avons fait connoître dans le second volume de nos *Essais historiques sur l'Art Dramatique.* En 1635, La Pineliere donna aussi une Tragédie du même titre. En 1646, Gilbert en donna une autre, sous le titre d'*Hippolyte*, ou *Le Garçon insensible.* L'Abbé Pellegrin fit sur ce sujet une Tragédie-Lyrique, en cinq actes, avec Prologue, et qu'il intitula *Hippolyte et Aricie*, dont Rameau composa la musique, et qui fut représentée à l'Opera, en 1733. Riccoboni fils en donna, la même année, une Parodie, en un acte, en prose et en vaudevilles, sous le même titre, au Théatre Italien; et en 1742 la Tragédie-Lyrique étant reprise à l'Opera, M. Favart, le pere, en donna au

Théatre Italien une nouvelle Parodie, encore du même titre, et aussi en un acte et en vaudevilles.

M. Hoffman, Auteur de charmantes Fables et d'autres Poésies légeres, entreprit l'année derniere (1786) de mettre de nouveau le sujet de *Phedre* sur le Théatre-Lyrique. Il fit un Poëme, en trois actes, duquel il exclut Aricie et l'amour d'Hippolyte pour cette infortunée fille de Pallante. Ce Poëme, qui porte le titre de *Phedre*, est très-bien coupé, offre des situations fort touchantes et est versifié avec beaucoup de facilité et d'élégance. M. Le Moine, déja très-avantageusement connu au Théatre de l'Opera, par la musique d'*Electre*, dont le Poëme est de M. Guillard, et qui fut donné, avec succès, en 1782, composa celle de la nouvelle *Phedre*. Cette Tragédie-Lyrique fut représentée, pour la premiere fois, le 21 Novembre dernier, et elle excita les applaudissemens des vrais amateurs de la bonne musique. On y reconnut la facture d'un Compositeur nourri des bons modeles; et cet Ouvrage, qui est resté au courant du répertoire, est assuré d'un succès constant. Il n'est pas possible de mieux rendre le rôle de Phedre qu'il n'est rendu par Mademoiselle Saint-Huberti, qui y déve-

loppe, à la fois, tout l'amour, toute la fureur et tout le remords dont ce malheureux et intéressant personnage est, sans cesse, agité. M. Chéron et M. Rousseau méritent et obtiennent les plus grands applaudissemens, le premier dans le rôle de Thésée, et le second dans celui d'Hippolyte. Mademoiselle Gavaudan cadette n'en mérite et n'en obtient pas moins dans celui d'Œnone. Cette jeune Actrice, par son nom seul annonce une cantatrice charmante, car de cinq sœurs de ce nom, il n'en est pas une qui ne soit connue pour posséder une voix fraîche, brillante et très-étendue ; mais Mademoiselle Gavaudan cadette, qui n'a pas encore atteint sa vingtieme année, s'est sur-tout distinguée, depuis quelque tems, par un travail très-utile à l'administration de l'Opera, et très-agréable au Public, qui, chaque jour, la voit, avec un plaisir nouveau, dans différens rôles, de tous genres, et très-importans, où elle montre autant d'intelligence de la scene que de goût et de grands moyens pour l'exécution du chant actuel ; deux parties devenues l'une et l'autre également difficiles, chez nous, depuis la révolution de la musique dramatique.

PHEDRE,

TRAGÉDIE

DE RACINE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le premier Janvier 1677.

PERSONNAGES.

THESÉE, fils d'Égée, Roi d'Athenes.

PHEDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, Reine des Amazones.

ARICIE, Princesse du sang Royal d'Athenes.

ŒNONE, nourrice et confidente de Phedre.

THÉRAMENE, gouverneur d'Hippolyte.

ISMENE, confidente d'Aricie.

PANOPE, femme de la suite de Phedre.

GARDES.

La Scene est à Thrézene, ville du Pélopo-nese.

PHEDRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris, je pars, cher Théramene,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézene.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois, éloigné de mon pere,
J'ignore le destin d'une tête si chere;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMENE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher?
Déja, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe.
J'ai demandé Thésée aux peuples de ses bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts.

J'ai visité l'Elide, et, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sait même, qui sait si le Roi votre pere
Veut que de son absence on sache le mystere?
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce Héros n'attend point qu'une amante abusée....

HIPPOLYTE, *l'interrompant.*

Cher Théramene, arrête, et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu;
Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phedre, depuis long-tems, ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant, je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

THÉRAMENE.

Eh! depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux, si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athene et de la Cour?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

HIPPOLYTE.

Cet heureux tems n'est plus: tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les Dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé.

THÉRAMENE.

J'entends: de vos douleurs la cause m'est connue.
Phedre ici vous chagrine et blesse votre vue?

Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit
Que votre exil d'abord signala son crédit;
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
Et, d'ailleurs, quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, & qui cherche à mourir?
Phedre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même, et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte, en partant, fuit une autre ennemie.
Je fuis, je l'avoûrai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMENE.

Quoi! vous-même, Seigneur, la persécutez-vous?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses freres perfides?
Et devez-vous haïr ses innocens appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas!

THÉRAMENE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez vous n'être plus ce superbe Hippolyte,
Implacable ennemi des amoureuses loix,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil si long-tems méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?
Et vous mettant au rang du reste des mortels,

Vous a-t-elle forcé d'encenser ses Autels?
Aimeriez-vous, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi qui connois mon cœur; depuis que je respire,
Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une mere Amazone
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi, quand je me suis connu.
Attaché près de moi, par un zele sincere,
Tu me contois alors l'histoire de mon pere.
Tu sais combien mon ame, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits,
Quand tu me dépeignois ce Héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés et les brigands punis,
Procuste, Cercyon, et Scyrron et Sinnis,
Et les os dispersés du Géant d'Epidaure,
Et la crete fumant du sang du Minotaure;
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte et reçue en cent lieux,
Hélene à ses parens dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés!
Ariane aux rochers contant ses injustices,
Phedre enlevée enfin sous de meilleurs auspices,
Tu sais comme, à regret écoutant ce discours,

Je te pressois souvent d'en arrêter le cours?
Heureux si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire!
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié?
Et le Dieux jusques-là m'auroient humilié?
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie?
Ne souviendroit-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés?
Mon pere la réprouve, et, par des loix séveres,
Il défend de donner des neveux à ses freres.
D'une tige coupable il craint un rejetton.
Il veut avec leur sœur ensévelir leur nom;
Et que, jusqu'au tombeau, soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un pere irrité?
Donnerai-je l'exemple à la témérité?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée....

THÉRAMENE, *l'interrompant.*

Ah! Seigneur, si votre heure est une fois marquée,
Le Ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grace nouvelle.
Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer?

En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?
Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses loix opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
Avouez-le, tout change; et, depuis quelques jours,
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté.
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.
Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.
Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez,
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ?

HIPPOLYTE.

Théramene, je pars, et vais chercher mon pere.

THÉRAMENE.

Ne verrez-vous point Phedre avant que de partir,
Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein; tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne....
Mais quel nouveau malheur trouble sa chere Œnone ?

SCENE II.

SCENE II.

ŒNONE, HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

ŒNONE.

HÉLAS! Seigneur, quel trouble au mien peut être égal?
La Reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache;
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel regne dans son esprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Elle veut voir le jour; et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde....
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit; je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux.

(*Il sort, avec Théramene.*)

SCENE III.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

N'ALLONS point plus avant; demeurons, chere Œnone.
Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi....
Hélas!

(*Elle s'assied.*)

ŒNONE, *à part.*

Dieux! tout-puissans, que nos pleurs vous apaisent!

PHEDRE, *a part.*

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pesent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE, *a part.*

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire?...
(*A Phedre.*)
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force premiere,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumiere.
Vous la voyez, Madame; et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher.

PHEDRE, *à part.*

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mere osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la derniere fois!

ŒNONE.

Quoi! vous ne perdrez point cette cruelle envie?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts?

PHEDRE, *à part.*

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai je, au travers d'une noble poussiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere?

ŒNONE.

Quoi! Madame!

PHEDRE.

Insensée! où suis-je, et qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit!
Je l'ai perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage.
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs!

ŒNONE.

Ah! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
Quel charme ou quel poison en a tari la source?
Les ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,

Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter?
Vous offensez les Dieux, auteurs de votre vie;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie;
Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mere,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangere,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte....

PHEDRE, *à part.*

Ah! Dieux!

ŒNONE.

Ce reproche vous touche?

PHEDRE.

Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche?

ŒNONE.

Eh! bien, votre colere éclate avec raison.
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez; ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grece et des Dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue.

Tandis que de vos jours prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.

PHEDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée!

ŒNONE.

Quoi! de quelques remords êtes-vous déchirée?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHEDRE.

Graces au Ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?

PHEDRE.

Je t'en ai dit assez: épargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumiere,
Mon ame chez les morts descendra la premiere:
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle! quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?
Mon pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez vous ce prix à ma fidélité?

PHEDRE.

Quel fruit esperes-tu de tant de violence ?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous qui ne cede, grands Dieux !
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHEDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins.. j'en mourrai plus coupable !

ŒNONE, *se jettant à ses pieds.*

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute !

PHEDRE.

Tu le veux ?... Leve-toi.

ŒNONE, *se levant.*

Parlez ; je vous écoute.

PHEDRE, *à part.*

Ciel ! que lui vais-je dire, et par où commencer ?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHEDRE, *à part.*

O haine de Vénus ! ô fatale colere !
Dans quels égaremens l'amour jeta ma mere !

ŒNONE.

Oublions-les, Madame ; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHEDRE, *à part.*

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHEDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la derniere, et la plus misérable !

ŒNONE.

Aimez-vous ?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs !

ŒNONE.

Pour qui ?

PHEDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs !
J'aime.... A ce nom fatal je tremble, je frissonne....
J'aime....

ŒNONE.

Qui ?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce Prince si long-tems par moi-même opprimé ?

ŒNONE.

Hippolyte ?.... Grands Dieux !

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE, *à part.*

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !

O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné ! rivage malheureux !
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

PHEDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée,
Sous les loix de l'hymen, je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi.
Athenes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyoient plus ; je ne pouvois parler :
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner.
Je lui bâtis un Temple et pris soin de l'orner.
De victimes moi même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée....
D'un incurable amour remedes impuissans !
En vain sur les Autels ma main brûloit l'encens....
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse,
J'adorois Hippolyte; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des Autels, que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu, que je n'osois nommer.
Je l'évitois par-tout.... O comble de misere !
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son pere....
Contre moi-même enfin j'osois me révolter.
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.

Je pressai son exil ; et mes cris éternels
L'arracherent du sein et des bras paternels....
Je respirois, Œnone ; et, depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits....
Vaines précautions ! cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézene amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée ;
C'est Vénus toute entiere à sa proie attachée....
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulois, en mourant, prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats.
Je t'ai tout avoué.... je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches ;
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur, tout prêt à s'exhaler.

SCENE IV.

PANOPE, PHEDRE, ŒNONE.

PANOPE, *à Phedre.*

JE voudrois vous cacher une triste nouvelle,
Madame; mais il faut que je vous la révele.
La mort vous a ravi votre invincible époux,
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

ŒNONE.

Panope, que dis-tu ?

PANOPE.

Que la Reine abusée
En vain demande au Ciel le retour de Thésée,
Et que par des vaisseaux arrivés dans le port,
Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

PHEDRE, *à part.*

Ciel !

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athenes se partage.
Au Prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame; et, de l'Etat l'autre oubliant les loix,
Au fils de l'étrangere ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déja même Hippolyte est tout prêt à partir;

Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

ŒNONE.

Panope, c'est assez. La Reine qui t'entend
Ne négligera point cet avis important.

(Panope sort.)

SCENE V.

PHEDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

MADAME, je cessois de vous presser de vivre;
Déja même au tombeau je songeois à vous suivre:
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix;
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres loix.
Votre fortune change et prend une autre face.
Le Roi n'est plus, Madame; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez,
Esclave, s'il vous perd, et Roi, si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie;
Et ses cris innocens, portés jusques aux Dieux,
Iront contre sa mere irriter ses ayeux.
Vivez; vous n'avez plus de reproche à vous faire:
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Thésée, en expirant, vient de rompre les nœuds

Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre aversion,
Il va donner un chef à la sédition.
Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
Roi de ces bords heureux, Trézene est son partage.
Mais il sait que les loix donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie:
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHEDRE.

Eh! bien, à tes conseils je me laisse entraîner.
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

HIPPOLYTE demande à me voir en ce lieu?
Hippolyte me cherche et veut me dire adieu?
Ismene, dis-tu vrai? n'es-tu point abusée?

ISMENE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie à la fin de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grece.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismene, un bruit mal affermi.
Je cesse d'être esclave et n'ai plus d'ennemi.

ISMENE.

Non, Madame, les Dieux ne vous sont plus contraires,
Et Thésée a rejoint les mânes de vos freres.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMENE.

On seme de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidele.
On dit même, et ce bruit est par-tout répandu;
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa derniere heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés?

ISMENE.

Thésée est mort, Madame, et vous seule en doutez.
Athenes en gémit, Trézene en est instruite,
Et déja pour son Roi reconnoît Hippolyte.
Phedre, dans ce Palais tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi, plus humain que son pere,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légere?
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMENE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?

Tu vois depuis quel tems il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas?

ISMENE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite;
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte,
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre.
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre.
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déja pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'amant, peut-être, offense son courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chere Ismene, écoute avidement
Un discours qui, peut-être, a peu de fondement!
O toi, qui me connois, te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connoître l'amour et ses folles douleurs?
Reste du sang d'un Roi, noble fils de la terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six freres. Quel espoir d'un illustre maison!
Le fer moissonna tout; et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Erectée.
Tu sais, depuis leur mort, quelle sévere loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi?
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses freres;

Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux ?
Tu sais que de tous tems à l'amour opposée,
Je rendois souvent grace à l'injuste Thésée,
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.
Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grace tant vantée,
Présens dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, et qu'il semble ignorer.
J'aime je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son pere, et non point les foiblesses.
J'aime, je l'avoûrai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phedre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée.
Pour moi, je suis plus fiere, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert;
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif, de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné,
C'est-là ce que je veux, c'est-là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte;
Et, vaincu plus souvent et plutôt surmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté !...
Mais, chere Ismene, hélas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de résistance !
Tu m'entendras, peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui !....

Hippolyte aimeroit ! par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir....

ISMENE, *l'interrompant.*

Vous l'entendrez lui-même.
Il vient à vous.

SCENE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE, *à Aricie.*

MADAME, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon pere ne vit plus. Ma juste défiance
Présageoit les raisons de sa trop longue absence.
La mort seule, bornant ses travaux éclatans,
Pouvoit à l'univers le cacher si long-tems.
Les Dieux livrent enfin à la Parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide....
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Ecoute, sans regret, ces noms qui lui sont dûs?
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle:
Je puis vous affranchir d'une austere tutelle.
Je révoque des loix dont j'ai plaint la rigueur.
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur;
Et, dans cette Trézene, aujourd'hui mon partage,
De mon ayeul Pithée autrefois l'héritage,

Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son Roi,
Je vous laisse aussi libre, et plus libre que moi !

ARICIE.

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si généreux honorer ma disgrace,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austeres loix dont vous me dispensez !

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athenes incertaine,
Parle de vous, me nomme et le fils de la Reine.

ARICIE.

De moi, Seigneur ?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejetter.
La Grece me reproche une mere étrangere ;
Mais si pour concurrent je n'avois que mon frere,
Madame, j'ai sur lui de véritables droits,
Que je saurois sauver du caprice des loix.
Un frein plus légitime arrête mon audace.
Je vous cede, ou plutôt je vous rends une place,
Un sceptre que jadis vos ayeux ont reçu
De ce fameux mortel que la terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
Athenes, par mon pere accrue et protégée,
Reconnut avec joie un Roi si généreux,
Et laissa dans l'oubli vos freres malheureux.
Athenes dans ses murs maintenant vous rappelle.
Assez elle a gémi d'une longue querelle ;
Assez dans ses sillons votre sang englouti

A fait fumer le sang dont il étoit sorti.
Trézene m'obéit. Les campagnes de Crete
Offrent au fils de Phedre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais pour vous
Réunir tous les vœux, partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée et confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillé-je? puis je croire un semblable dessein?
Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans votre sein?...
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée!
Et que la vérité passe la renommée!
Vous-même, en ma faveur vous voulez-vous trahir!
N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr?
Et d'avoir, si long-tems, pu défendre votre ame
De cette inimitié....

HIPPOLYTE, *l'interrompant.*

Moi, vous haïr, Madame!
Avec quelque couleur qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit en vous voyant n'être point adoucie?
Ai-je pu résister au charme décevant...

ARICIE, *l'interrompant, à son tour.*

Quoi! Seigneur?..

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
Je vois que la raison cede à la violence.
Puisque j'ai commencé de rompre le silence,

Madame, il faut poursuivre. Il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi, qui, contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté;
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages,
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
Peut-être, le récit d'un amour si sauvage
Vous fait en m'écoutant rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau lien!

Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chere.
Songez que je vous parle une langue étrangere;
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formés.

SCENE III.

THÉRAMENE, HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

THÉRAMENE, *à Hippolyte.*

Seigneur, la Reine vient, et je l'ai devancée?
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi?

THÉRAMENE.

J'ignore sa pensée;
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phedre veut vous parler, avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phedre!... Que lui dirai je? et que peut-elle attendre?

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant, vous sortez; et je pars, et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.
J'ignore si ce cœur, que je laisse en vos mains....

ARICIE.

Partez, Prince, et suivez vos généreux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athenes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous voulez me faire....
Mais cet Empire enfin, si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présens le plus cher à mes yeux.
(Elle sort, avec Ismène.)

SCENE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt ?... Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCENE V.

PHEDRE, ŒNONE, HIPPOLYTE.

PHEDRE, *à Œnone, dans le fond du Théatre.*

Le voici.... Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espere qu'en vous.

PHEDRE, *à Hippolyte.*

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes.
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de pere, et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déja mille ennemis attaquent son enfance.
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense....
Mais un secret remords agite mes esprits:
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colere
Ne poursuive bientôt une odieuse mere.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des sentimens si bas.

PHEDRE.

Quand vous me haïriez je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur. Vous m'avez vue, attachée à vous nuire....
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire!...
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir,
En public, en secret, contre vous declarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée.
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi....
Si pourtant à l'offense on mesure la peine;
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié!

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfans une mere jalouse

Pardonne rarement aux fils d'une autre épouse,
Madame; je le sais. Les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Toute autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

PHEDRE.

Ah! Seigneur, que le Ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas tems de vous troubler encore.
Peut-être votre époux voit encore le jour.
Le Ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protége, et ce Dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon pere.

PHEDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie...
Que dis-je? il n'est point mort puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle, et mon cœur ... Je m'égare,
Seigneur. Ma folle ardeur, malgré moi, se déclare!

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux:
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux.
Toujours de son amour votre ame est embrâsée?

PHEDRE.

PHEDRE.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts dé honorer la couche;
Mais fidele, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous voi.
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage;
Cette noble pudeur coloroit son visage
Lorsque de notre Crete il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des Héros de la Grece assembla-t-il l'élite?
Pourquoi trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous auroit péri le monstre de la Crete,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main....
Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée.
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi, Prince, c'est moi dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours
Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher;
Et Phedre, au labyrinthe avec vous descendue,
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon pere, et qu'il est votre époux ?

PHEDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez !... J'avoue, en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais....

PHEDRE, *l'interrompant.*

Ah ! cruel ! tu m'as trop entendue !
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Eh ! bien, connois donc Phedre et toute sa fureur.
J'aime.... Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes !
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui, dans mon flanc,
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel ! je t'ai chassé.
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine.
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.

De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssois plus.... je ne t'aimois pas moins!
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux, un moment, pouvoient me regarder....
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr.
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même!
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du Héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite!....
La veuve de Thesée ose aimer Hippolyte!
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper:
Voilà mon cœur. C'est-là que ta main doit frapper.
Impatient déja d'expier son offense,
Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe!.... ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.
Donne....

(*Elle lui arrache son épée hors du fourreau, et veut s'en frapper.*)

ŒNONE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Madame!... Justes Dieux!...

Mais on vient. Évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

(*Elle emmene Phedre, qui emporte l'épée d'Hippolyte.*)

SCENE VI.

THÉRAMÈNE, HIPPOLYTE.

THÉRAMÈNE.

Est-ce Phedre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur !

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
(*A part.*)
Phedre.... Mais, non, grands Dieux ! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enséveli !

THÉRAMÈNE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée ;
Mais Athènes, Seigneur, s'est déja déclarée.
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus :
Votre frere l'emporte, et Phedre a le dessus.

HIPPOLYTE.

Phedre ?

THÉRAMÈNE.

Un Héraut, chargé des volontés d'Athenes,
De l'État en ses mains vient remettre les renes.
Son fils est Roi, Seigneur.

HIPPOLYTE, *à part.*

Dieux! qui la connoissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez?

THÉRAMÈNE.

Cependant, un bruit sourd veut que le Roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire;
Mais moi, qui l'y cherchai, Seigneur, je sais trop bien....

HIPPOLYTE, *l'interrompant.*

N'importe, écoutons tout et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons; et, quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

AH ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie !
Importune ! peux-tu souhaiter qu'on me voie ?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?
Cache-moi bien plutôt.... je n'ai que trop parlé !
Mes fureurs au-dehors ont osé se répandre ;
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre....
Ciel ! comme il m'écoutoit ! Par combien de détours
L'insensible a long-tems éludé mes discours !
Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte ;
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ?
Hélas ! quand son épée alloit chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi, me l'a-t-il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains,
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

ŒNONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous
plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre?
Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos?
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Régner, et de l'État embrasser la conduite?

PHEDRE.

Moi! régner? moi! ranger un État sous ma loi,
Quand ma foible raison ne regne plus sur moi!
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire!
Quand sous un joug honteux à peine je respire!
Quand je me meurs!

ŒNONE.

Fuyez.

PHEDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter?

PHEDRE.

Il n'est plus tems; il sait mes ardeurs insensées.
De l'austere pudeur les bornes sont passées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur.
Toi-même, rappelant ma force défaillante,
Et mon ame déja sur mes levres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer;
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

ŒNONE.

Hélas! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi, pour vous sauver, n'étois-je point capable?
Mais, si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds, peu s'en faut, prosternée!
Que son farouche orgueil le rendoit odieux!
Que Phedre, en ce moment, n'avoit-elle mes yeux!

PHEDRE.

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse.
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurc par de sauvages loix,
Entend parler d'amour pour la premiere fois.
Peut-être, sa surprise a causé son silence;
Et nos plaintes, peut-être, ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHEDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHEDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin, tous tes conseils ne sont plus de saison:
Sers ma fureur, Œnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible;
Cherchons, pour l'attaquer, quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un Empire ont paru le toucher;

Athenes l'attiroit : il n'a pu s'en cacher.
Déja de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone. Fais briller la couronne à ses yeux.
Qu'il mette sur son front le sacré diadême....
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir, que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander.
Peut-être, il voudra bien lui tenir lieu de pere.
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mere.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
Presse, pleure, gémis : peins lui Phedre mourante.
Ne rougis point de prendre une voix suppliante;
Je t'avoûrai de tout. Je n'espere qu'en toi :
Va; j'attends ton retour pour disposer de moi.
(*Œnone sort.*)

SCENE I.I.

PHEDRE, *seule.*

O TOI, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus! suis-je assez confondue ?
Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait, tous tes traits ont porté!
Cruelle! si tu veux une gloire nouvelle,

Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit; et, bravant ton courroux,
Jamais à tes Autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
Déesse! venge-toi; nos causes sont pareilles.
Qu'il aime....

SCENE III.

ŒNONE, PHEDRE.

PHEDRE.

Mais, déja tu reviens sur tes pas,
Œnone? On me déteste; on ne t'écoute pas?

ŒNONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame. Rappelez votre vertu passée.
Le Roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux.
Thésée est arrivé; Thésée est en ces lieux.
Le peuple pour le voir court et se précipite.
Je sortois par votre ordre et cherchois Hippolyte,
Lorsque, jusques au Ciel, mille cris élancés....

PHEDRE, *l'interrompant.*

Mon époux est vivant, Œnone; c'est assez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit: je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE.

Quoi!....

PHEDRE, *l'interrompant.*

Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu:
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin, digne d'être pleurée:
J'ai suivi tes conseils; je meurs déshonorée.

ŒNONE.

Vous mourez!

PHEDRE, *à part.*

Juste Ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui!
Mon époux va paroître, et son fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultere
Observer de quel front j'ose aborder son pere,
Le cœur gros de soupirs, qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs, par l'ingrat rebutés....

(*A Œnone.*)

Penses-tu que sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrâsée?
Laissera-t-il trahir et son pere et son Roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il se tairoit en vain. Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons.... De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre!
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?

La mort aux malheureux ne cause point d'effroi.
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfans quel affreux héritage?
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage;
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mere est un pesant fardeau!....
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mere coupable!
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un, ni l'autre jamais n'ose lever les yeux!

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre.
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer?
Pourquoi contre vous même allez-vous déposer?
C'en est fait: on dira que Phedre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours,
Vous-même, en expirant, appuyiez ses discours,
A votre accusateur que pourrai-je répondre?
Je serai devant lui trop facile à confondre.
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouir...
Ah! que plutôt du Ciel la flamme me dévore!...
Mais, ne me trompez point, vous est il cher encore?
De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux?

PHEDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux!

ŒNONE.

ourquoi donc lui céder une victoire entiere?
Vous

Vous le craignez ? Osez l'accuser la premiere
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira ? Tout parle contre lui.
Son épée, en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son pere, par vos cris dès long-tems prévenu
Et déja son exil par vous-même obtenu.

PHEDRE.

Moi ! que j'ose opprimer et noircir l'innocence ?

ŒNONE.

Mon zele n'a besoin que de votre silence.
Tremblante, comme vous, j'en sens quelques remords:
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts ;
Mais, puisque je vous perds sans ce triste remede,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cede....
Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.
Un pere, en punissant, Madame, est toujours pere;
Un supplice léger suffit à sa colere.
Mais, le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame; et, pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu....
On vient.... Je vois Thésée.

PHEDRE.

Ah ! je vois Hippolyte....
Dans ses yeux insolens je vois ma perte écrite....

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCENE IV.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, PHEDRE, ŒNONE.

THÉSÉE, *à Phedre.*

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans vos bras met....

PHEDRE, *l'interrompant et le repoussant.*

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmans!
Je ne mérite plus ces doux empressemens:
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas, en votre absence, épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

(Elle sort, avec Œnone.)

SCENE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE, *à Hippolyte.*

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre pere,
Mon fils?

HIPPOLYTE.

Phedre peut seule expliquer ce mystere....
Mais, si mes vœux ardens vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, Seigneur, de ne la plus revoir.
Souffrez que, pour jamais, le tremblant Hippolyte
Disparoisse des lieux que votre épouse habite!

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter!

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézene
Confier en partant Aricie et la Reine.
Je fus même chargé du soin de les garder....
Mais quels soins désormais peuvent me retarder?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche
Déja plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche

Avoit de votre bras senti la pesanteur.
Déja, de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers assuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déja de son travail se reposoit sur vous;
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux pere,
Je suis même encor loin des traces de ma mere.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
Souffrez si quelque monstre a pu vous échapper
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable;
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE, *à part.*

Que vois-je? quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens si craint et si peu desiré,
O Ciel! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami: son imprudente flamme;
Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme.
Je servois à regret ses desseins amoureux;
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
Le tyran m'a surpris, sans défense et sans armes;
J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels,
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels!
Moi-même, il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'Empire des ombres.
Les Dieux, après six mois, enfin, m'ont regardé.

J'ai su tromper les yeux par qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature.
A ses monstres lui-même a servi de pâture;
Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laissé de plus cher....
Que dis-je? quand mon ame à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chere vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissemens!
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassemens;
Et, moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois être encor dans les prisons d'Épire....

(*A Hippolyte.*)

Parlez : Phedre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi? Pourquoi ne suis-je pas vengé?
La Grece, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asyle?...
Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils
Est-il d'intelligence avec mes ennemis?...
Entrons : c'est trop garder un doute qui m'accable.
Connoissons à la fois le crime et le coupable;
Que Phedre explique enfin le trouble où je la vois.

(*Il entre chez la Reine.*)

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE, *à part.*

OU tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi?
Phedre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même?
Dieux! que dira le Roi?.. Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison!
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve!
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter;
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons; cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon pere émouvoir la tendresse,
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler;
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, ŒNONE.

THÉSÉE.

AH! qu'est-ce que j'entends? un traître, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de son pere?
Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis!
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse! ô bonté trop mal récompensée!
Projet audacieux! détestable pensée!
Pour parvenir au but de ses noires amours,
L'insolent de la force empruntoit le secours.
J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
Tous les liens du sang n'ont pu le retenir!
Et Phedre différoit à le faire punir!
Le silence de Phedre épargnoit le coupable!

ŒNONE.

Phedre épargnoit plutôt un pere déplorable.
Honteuse du dessein d'un amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phedre mouroit, Seigneur; et sa main meurt ri ere

Eteignoit de ses yeux l'innocente lumiere.
J'ai vu lever le bras; j'ai couru la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver;
Et, plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprete à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide! il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'alégresse.
Ses froids embrassemens ont glacé ma tendresse....
Mais ce coupable amour dont il est dévoré
Dans Athenes déja s'étoit-il déclaré?

ŒNONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézene a donc recommencé?

ŒNONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle.
Souffrez que je vous quitte, et me range auprès d'elle.
(*Elle sort.*)

SCENE II.

HIPPOLYTE, THÉSÉE.

THÉSÉE, *à part.*

AH ! le voici.... Grands Dieux ! à ce noble maintien,
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien ?
Faut-il que sur le front d'un profane adultere
Brille de la vertu le sacré caractere ;
Et ne devroit-on pas, à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

THÉSÉE.

Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ?
Monstre ! qu'a trop long-tems épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre !
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton pere a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie !
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie ;
Et ne vas pas chercher, sous un Ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu ?
Fuis, traître ! Ne viens pas braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine !
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel

D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire....
Fuis; et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; et, sans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États....

(*A part.*)

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui Venge un malheureux pere:
J'abandonne ce traître à toute ta colere;
Étouffe dans son sang ses desirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés!

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phedre accuse Hippolyte!
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite.
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois
Qu'ils m'ôtent la parole et m'étouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître! tu prétendois qu'en un lâche silence
Phedre enséveliroit ta brutale insolence.

Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui, dans ses mains, aide à te condamner;
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge aussi noir justement irrité
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche;
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précedent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrés:
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Élevé dans le sein d'une chaste Héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais, si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois, sur-tout, avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ;
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane....

THÉSÉE, *l'interrompant.*

Oui, c'est ce même orgueil, lâche ! qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux.
Phedre seule charmoit tes impudiques yeux ;
Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon pere, ce cœur, c'est trop vous le céler,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense.
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses loix tient mes vœux asservis.
La fille de Pallante a vaincu votre fils.
Je l'adore ; et mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes ? Ciel !. .. Mais non, l'artifice est grossier.
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite et je l'aime.
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même...
Eh ! quoi, de votre erreur rien ne vous peut tirer ?
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer ?
Que la terre, le Ciel, et toute la nature....

THÉSÉE, *l'interrompant.*

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fausse et pleine d'artifice.
Phedre, au fond de son cœur, me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux!

HIPPOLYTE.

Quel tems à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

THÉSÉE.

Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide!

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultere, applaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultere;
Je me tais. Cependant, Phedre sort d'une mere,
Phedre est d'un sang, Seigneur.... vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue!....
Pour la derniere fois ôte-toi de ma vue.
Sors, traître! N'attends pas qu'un pere furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

(*Hippolyte sort.*)

SCENE III.

THÉSÉE, *seul.*

Misérable ! tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux Dieux même terrible,
M'a donné sa parole et va l'exécuter :
Un Dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois ; et je sens que, malgré ton offense,
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais pere, en effet, fut-il plus outragé ?
Justes Dieux ! qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable ?

SCENE IV.

PHEDRE, THÉSÉE.

PHEDRE.

Seigneur, je viens à vous pleine d'un juste effroi.
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
S'il en est tems encore, épargnez votre race ;
Respectez votre sang : j'ose vous en prier.
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier.

Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, Madame, en mon sang ma main n'a point trempé ;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé.
Une immortelle main de sa perte est chargée,
Neptune me la doit, et vous serez vengée.

PHEDRE.

Neptune vous la doit ? Quoi ! vos vœux irrités !....

THÉSÉE, *l'interrompant.*

Quoi! craignez-vous déja qu'ils ne soient écoutés ?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes.
Échauffez mes transports, trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus.
Sa fureur contre vous se répand en injures.
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures.
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi ;
Qu'il l'aime.

PHEDRE.

Quoi ! Seigneur ?...

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi.
Mais je sais rejetter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice.
Je vais moi-même encore, au pied de ses Autels,
Le presser d'accomplir ses sermens immortels.

(*Il sort.*)

SCENE V.

PHEDRE, *seule.*

Il sort.... Quelle nouvelle a frappé mon oreille?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille?
Quel coup de foudre, ô Ciel! et quel funeste avis!
Je volois toute entiere au secours de son fils;
Et, m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
Qui sait même où m'alloit porter ce repentir?
Peut-être, à m'accuser j'aurois pu consentir.
Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me seroit échappée....
Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi!
Aricie a son cœur! Aricie a sa foi!....
Ah! Dieux! lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé,
Fût contre tout mon sexe également armé.
Une autre, cependant, a fléchi son audace.
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir...
Et je me chargerois du soin de le défendre!

SCENE VI.

ŒNONE, PHEDRE.

PHEDRE.

Chere Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

ŒNONE.

Non; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir.
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHEDRE.

Œnone, qui l'eût cru ? j'avois une rivale !

ŒNONE.

Comment ?

PHEDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvoit dompter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur.
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE.

Aricie ?

PHEDRE.

Ah ! douleur, non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me suis réservée !
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,

La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment !... Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
Comment se sont-ils vus ? depuis quand ? dans quels lieux ?
Tu le savois : pourquoi me laissois-tu séduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire ?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?....
Hélas ! ils se voyoient avec pleine licence !
Le Ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence.
Ils suivoient, sans remords, leur penchant amoureux.
Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux !...
Et moi, triste rebut de la nature entiere,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumiere ;
La mort est le seul Dieu que j'osois implorer :
J'attendois le moment où j'allois expirer.
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir.
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir ;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes !

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
Ils ne se verront plus.

PHEDRE.

Ils s'aimeront toujours !....

Au moment où je parle.... Ah ! mortelle pensée !
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil, qui va les écarter,
Ils font mille sermens de ne se point quitter....
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage;
Œnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux,
Contre un sang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légeres:
Le crime de la sœur passe celui des freres !....
Dans mes jaloux transports je le veux implorer....

(*A part.*)

Que fais-je ? Où ma raison se va-t-elle égarer ?
Moi, jalouse ?.... et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !
Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?...
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux !
Mes crimes désormais ont comblé la mesure:
Je respire, à la fois, l'inceste et l'imposture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour ayeul le pere et le maître des Dieux.
Le Ciel, tout l'univers est plein de mes ayeux.
Où me cacher ?.... Fuyons dans la nuit infernale....
Mais, que dis-je ? mon pere y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses séveres mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée

Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peut-être, inconnus aux enfers!....
Que diras-tu; mon pere, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même, de ton sang devenir le bourreau!....
Pardonne!.... Un Dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit!
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie!

ŒNONE.

Eh! repoussez, Madame, une injuste terreur.
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez: on ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est ce donc un prodige inoui parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle!
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-tems.
Les Dieux mêmes, les Dieux, de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHEDRE.

Qu'entends-je? quels conseils ose-t-on me donner?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,

Malheureuse !.... Voilà comme tu m'as perdue !
Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
Tes prieres m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
Il en mourra, peut-être ; et d'un pere insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé !....
Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monstre exécrable !
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer ;
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin ;
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere célesté !

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

ŒNONE, *seule.*

AH ! Dieux ! pour la servir, j'ai tout fait, tout quitté ;
Et j'en reçois ce prix !.... Je l'ai bien mérité !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE, *à Hippolyte.*

Quoi ! vous pouvez vous taire en ce péril extrême ?
Vous laissez dans l'erreur un pere qui vous aime ?
Cruel ! si de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez, séparez-vous de la triste Aricie ;
Mais, du moins, en partant, assurez votre vie.
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre pere à révoquer ses vœux.
Il en est tems encor. Pourquoi, par quel caprice
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice ?
Éclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Eh ! que n'ai-je point dit ?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit ?
Devois-je, en lui faisant un récit trop sincere,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un pere ?

Vous seule avez percé ce mystere odieux.
Mon cœur, pour s'épancher, n'a que vous et les Dieux.
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime !
Tous ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame ; et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des Dieux osons nous confier :
Ils ont trop d'intérêt à me justifier ;
Et Phedre, tôt ou tard, de son crime punie,
N'en sauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux.
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite ;
Osez me suivre, osez accompagner ma fuite.
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
Où la vertu respire un air empoisonné.
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrace y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens.
Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens.
De puissans défenseurs prendront notre querelle.
Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle.
A nos amis communs portons nos justes cris.
Ne souffrons pas que Phedre, assemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
L'occasion est belle ; il la faut embrasser....
Quelle peur vous retient ? vous semblez balancer ?

Votre seul intérêt m'inspire cette audace.
Quand je suis tout de feu, d'où vient donc cette glace?
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher?

ARICIE.

Hélas! qu'un tel exil, Seigneur, me seroit cher!
Dans quels ravissemens, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrois oubliée!...
Mais, n'étant point unis par un lien si doux,
Me puis-je, avec honneur, dérober avec vous?
Je sais que, sans blesser l'honneur le plus sévere,
Je me puis affranchir des mains de votre pere.
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parens;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans....
Mais vous m'aimez, Seigneur; et ma gloire alarmée....

HIPPOLITE, *l'interrompant.*

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée!
Un plus noble dessein m'amene devant vous.
Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puisque le Ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne.
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézene, et parmi ces tombeaux
Des Princes de ma race antiques sépultures,
Est un Temple sacré, formidable aux parjures.
C'est-là que les mortels n'osent jurer en vain.
Le perfide y reçoit un châtiment soudain;
Et, craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel

Nous

Nous irons confirmer le serment solemnel.
Nous prendrons à témoin le Dieu qu'on y révere.
Nous le prirons tous deux de nous servir de pere.
Des Dieux les plus sacrés j'attesterai le nom,
Et la chaste Diane et l'auguste Junon,
Et tous les Dieux, enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses.

ARICIE.

Le Roi vient.... Fuyez, Prince, et partez promptement.
Pour cacher mon départ, je demeure un moment.
Allez; et laissez-moi quelque fidele guide
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

(Hippolyte sort.)

SCENE II.

THÉSÉE, GARDES, *dans le fond*, ARICIE, ISMÈNE.

THÉSÉE, *à part.*

Dieux! éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité, que je cherche en ces lieux!

ARICIE, *bas, à Ismène.*

Songe à tout, chere Ismene, et sois prête à la fuite.

(Ismène sort.)

SCENE III.

THÉSÉE, ARICIE, GARDES, *dans le fond.*

THÉSÉE, *à Aricie.*

Vous changez de couleur et semblez interdite,
Madame. Que faisoit Hippolyte en ce lieu ?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu !

THÉSÉE.

Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage?

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuste haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends. Il vous juroit une amour éternelle?
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment souffriez-vous cet horrible partage ?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours ?

Avez-vous de son cœur si peu de connoissance?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu, qui brille à tous les yeux?
Ah! c'est trop le livrer à des langues perfides!
Cessez: repentez-vous de vos vœux homicides.
Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux!
Souvent dans sa colere il reçoit nos victimes!
Ses présens sont souvent la peine de nos crimes!

THÉSÉE.

Non; vous voulez en vain couvrir son attentat.
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat;
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables.
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur! Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence,
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

THÉSÉE, GARDES, *dans le fond.*

THÉSÉE, *à part.*

QUELLE est donc sa pensée? et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne?
Mais, moi-même, malgré ma sévere rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?...
Une pitie secrete et m'afflige et m'étonne.
Une seconde fois, interrogeons Œnone.
Je veux de tout le crime être mieux éclairci....
(*Aux Gardes.*)
Gardes! qu'Œnone sorte et vienne seule ici.
(*Un Garde sort.*)

SCENE V.

PANOPE, THÉSÉE, GARDES, *dans le fond.*

PANOPE, *à Thésée.*

J'IGNORE le projet que la Reine médite,
Seigneur; mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint.
La pâleur de la mort est déja sur son teint.

Déja, de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer Œnone s'est lancée.
On ne sait point d'où part ce dessein furieux;
Et les flots, pour jamais, l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE, *à part.*

Qu'entends-je?

PANOPE.

Son trépas n'a pas calmé la Reine.
Le trouble semble croître en son ame incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secretes douleurs,
Elle prend ses enfans et les baigne de pleurs;
Et, soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hasard ses pas irrésolus.
Son œil, tout égaré, ne nous reconnoît plus.
Ella a trois fois écrit; et, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur, daignez la secourir!

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

THÉSÉE, GARDES, *dans le fond.*

THÉSÉE, *à part.*

O Ciel! Œnone est morte, et Phedre veut mourir!...

(*Aux Gardes.*)

Qu'on rappelle mon fils; qu'il vienne se défendre....
Qu'il vienne me parler; je suis prêt à l'entendre.

(*Un Garde sort.*)

SCENE VII.

THÉSÉE, CARDES, *dans le fond.*

THÉSÉE, *à part.*

Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune! J'aime mieux n'être exaucé jamais!...
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fideles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles!...
Ah! de quel désespoir mes vœux seroient suivis!

SCENE VIII.

THÉRAMÈNE, THÉSÉE, GARDES, *dans le fond.*

THÉSÉE, *à Théramène.*

Théramène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié, dès l'âge le plus tendre....
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRANÈNE.

O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse!... Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux!

THÉRAMENE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable;
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable!

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus!.... Eh! quoi, quand je lui tends les bras,
Les Dieux impatiens ont hâté son trépas?....
Quel coup me l'a ravi? quelle foudre soudaine?

THÈRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézene;
Il étoit sur son char. Ses Gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit, tout pensif, le chemin de Mycenes.
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.
Ces superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, fur le dos de la plaine liquide
S'éleve, à gros bouillons, une montagne humide.
L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.

Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le Temple voisin chacun cherche un asyle.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un Heros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard, lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un Dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé....
Excusez ma douleur.... Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle!
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent.... Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.

Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des Rois ses ayeux sont les froides reliques.
Je cours, en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints. Les ronces dégoûtantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain:
« Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
» Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.
» Cher ami, si mon pere, un jour désabusé,
» Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
» Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
» Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
» Qu'il lui rende.... » A ces mots, ce Héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré;
Triste objet où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere!

THÉSÉE, *à part.*

O mon fils! cher espoir que je me suis ravi!....
Inexorables Dieux, qui m'avez trop servi!....
A quels mortels regrets ma vie est réservée!

THÉRAMÈNE.

La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour époux.
Elle approche, elle voit l'herbe rouge et fumante.
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque tems douter de son malheur;

Et, ne connoissant plus ce Héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les Dieux;
Et, froide, gémissante et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est au auprès d'elle. Ismène, toute en pleurs,
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs;
Et moi, je suis venu, détestant la lumiere,
Vous dire d'un Héros la volonté derniere,
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi ...
Mais, j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCENE IX et derniere.

PHEDRE, PANOPE, THÉSÉE, THÉRAMÈNE, GARDES, *dans le fond.*

THÉSÉE, *à Phedre.*

EH! bien, vous triomphez, et mon fils est sans vie....
Ah! que j'ai lieu de craindre! et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison!...
Mais, Madame, il est mort; prenez votre victime.
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés:
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matieres,
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumieres

Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être, ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez moi, loin de vous et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image!
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrois me bannir!
Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice!
Moins connu des mortels je me cacherois mieux:
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux!
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrieres,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prieres.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté!

PHEDRE.

Non, Thésée; il faut rompre un injuste silence.
Il faut à votre fils rendre son innocence:
Il n'étoit point coupable.

THESÉE, *à part.*

Ah! pere infortuné!...

(*A Phedre.*)

Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné!
Cruelle! pensez-vous être assez excusée?...

PHEDRE, *l'interrompant.*

Les momens me sont chers: écoutez-moi, Thésée,
C'est moi qui sur ce fils, chaste et respectueux,
Osai jetter un œil profane, incestueux.
Le Ciel mit dans mon sein une flamme funeste.
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisoit horreur.

La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie; et, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déja tranché ma destinée;
Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athenes.
Déja jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu.
Déja je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le Ciel et l'époux que ma présence outrage;
Et la mort à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté.

(*Elle tombe dans les bras de Panope.*)

PANOPE, *à Thésée.*

Elle expire, Seigneur!

THÉSÉE.

D'une action si noire
Que ne peut, avec elle, expirer la mémoire!...
Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils!
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités;
Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille!

FIN.





